



1355

LUSSAN

2 VOLS



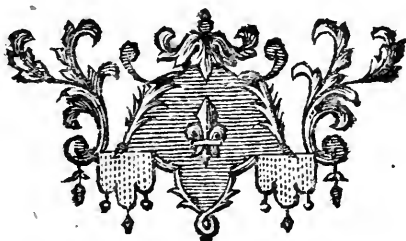
CSP

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ANNALES
GALANTES
DE LA COUR
DE HENRI
SECOND.

Par Mademoiselle DE LUSSAN.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez JACQUE DESBORDES, près
le Comptoir de Cologne.

M. D C C. X L I X.



425 391

CCP

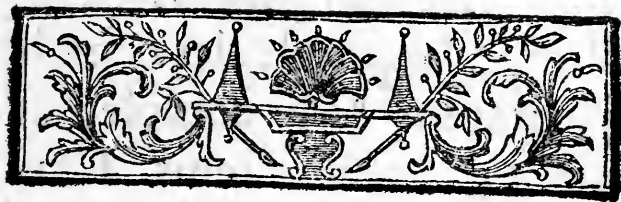
DC

114

.L97

1949

V.1



ANNALES
GALANTES
DE LA COUR
DE HENRI
SECOND.



LE Regne de François I. avoit été celui de l'amour & de la galanterie.

Sa longue maladie les avoit fait languir ; mais ils ne tarderent pas à reprendre leurs droits après la mort de ce

Tome I.

A

Prince. Le peuple, les Grands pleurerent & se consolerent presqu'en même tems. L'intérêt, l'ambition, la politique, l'ardeur de se détruire réciproquement & de s'élever, tout concourut à calmer la douleur qu'on devoit ressentir de la perte d'un Roi plus grand encore par les qualités éminentes de son ame, que par l'éclat de sa Couronne.

L'affliction d'un héritier peut être vive, cependant quelque bon que soit son cœur, elle ne sçauroit être bien longue. Henri Second pleura sincèrement la mort d'un pere qu'il aimoit, mais

de la Cour de Henri II. 3

il lui laissoit un Royaume ; ainsi on vit bientôt sur le visage de ce Prince la sérénité annoncer que son ame commençoit à être assez tranquille pour voir sans peine le retour des plaisirs.

Diane de Poitiers , Duchesse de Valentinois , avoit intérêt à les voir promptement revivre ; c'étoit par eux & par son art à les varier , qu'elle espéroit de retenir le jeune Henri , à qui elle avoit scû plaire , lorsqu'il étoit Dauphin. Son nouveau titre de Roi , vingt ans qu'elle avoit de plus que ce Prince , & les projets ambitieux des femmes aimables de la Cour,

4 *Annales galantes*
en la faisant trembler , lui firent redoubler ses attentions & ses soins , pour conserver un cœur exposé à de continues attaques.

Robert de Dreux , Marquis de Morainville , issu de Louis le Gros par Robert , cinquième fils de ce Roi , fut accablé de la plus vive douleur en apprenant à Brestot en Normandie la mort de François Premier. Ce Prince l'honorait de son estime & de son amitié : il sentoît cette perte , non pour lui , mais pour Jean de Dreux , son fils unique & digne objet de sa tendresse.

Le Comte de Dreux avoit alors vingt-deux ans : il étoit

de la Cour de Henri II. §

un des hommes de son siècle le plus accompli ; l'agrément de son esprit & la fermeté de son ame , répondoient à la noblesse & aux graces de toute sa personne. Avec ces heureux avantages , il avoit eu celui d'être élevé à la Cour de François Premier , par un pere doux , prudent & expérimenté.

Le Marquis de Morainville avoit envoyé son fils à dix-huit ans , faire ses premieres armes sous les ordres de Claude , Maréchal d'Annebaut , frere de la Comtesse de Dreux , mere du Marquis de Morainville , & digne sœur du Maréchal.

Le courage & l'activité ,
l'application , l'intelligence ,
& l'ardeur de Jean de Dreux ,
pour s'acquérir une réputation
qui répondît au sang
dont il avoit l'honneur de
sortir , lui firent faire pendant
quatre ans qu'il fut à la
guerre , des actions hardies
& remplies de valeur : François
Premier aussi grand Capitaine
que grand Roi , avoit
témoigné l'espérance qu'il
concevoit du Comte de
Dreux.

Dès que la paix fut faite ,
le Marquis de Morainville
écrivit à son fils de se rendre
à Brestot en quittant l'armée.
Il lui mandoit de venir rece-

voir les embrassemens d'une grand'mere respectable , qui ne l'avoit pas vû depuis son enfance , & de deux sœurs aimables qu'il trouveroit dignes de toute sa tendresse.

Le Comte de Dreux flatté de l'espoir que Henri lui témoigneroit de l'estime , se sentoît pressé du désir de se montrer à la Cour ; mais cette impatience excitée par un mouvement d'amour-propre, excusable dans une jeune ame ambitieuse , céda aux ordres d'un pere.

La prudence étoit toujours le guide des actions du Marquis de Morainville : il pensoit à un grand établissement

pour son fils ; il agissoit en conséquence de ce projet conçu depuis plus d'un an.

Mademoiselle de Rochefort , petite-fille d'une sœur de la Comtesse de Dreux , étoit restée unique héritière de tous les biens de sa Maison à l'âge de douze ans. A quatorze , elle fut mariée au Comte de Créqui , & à vingt la mort le lui enleva.

La Comtesse de Créqui , aimable & spirituelle , attentive aux décences qu'elle devoit à son état & à sa jeunesse , prit d'abord le parti d'aller passer le tems de son deuil dans ses terres. Pouvoit-elle ne pas agir avec sagesse ?

Le Marquis de Morainville , son grand-oncle , la conseil-
loit ; & la Comtesse de Cré-
qui , remplie pour lui d'esti-
me , d'amitié & de confiance ,
étoit docile.

Le Marquis de Morainville ,
avoit vû avec un regret vif
Mademoiselle de Rochefort
devenir la Comtesse de Cré-
qui ; il s'étoit flatté de l'unir
avec le Comte de Dreux.
Mais les oncles paternels de
Mademoiselle de Rochefort ,
liés par le sang & par l'amitié
avec le Comte de Créqui , la
lui donnerent.

Les idées du Marquis de
Morainville se réveillèrent
dès que la Comtesse de Cré-

qui fut veuve. Sa conduite avec son mari , son caractère que six années & l'usage du monde pris à la Cour, avoient heureusement développés , lui inspiroient un désir extrême de voir son fils possesseur d'une personne qui réunissoit en elle , la naissance , les grands biens , les charmes propres à toucher un cœur , & un esprit capable de le fixer.

Madame de Créqui n'étoit pas une beauté parfaite , mais une taille régulière , un air noble , une physionomie vive & brillante , des graces naturelles , de la finesse dans l'esprit & une imagination délicate, la rendoient charmante.

Il étoit dangereux de la blesser , ou de lui déplaire , sa vengeance étoit toujours prête , son esprit né railleur & malin , ne la lui refusoit jamais ; il lui fournissoit toujours des traits ou plaisans ou picquans , qui au moins embarrassoient ceux sur qui ils tomboient. Son ame étoit vertueuse , bienfaisante , élevée , son cœur étoit droit , capable d'être tendre , mais sans foiblesse.

Le séjour de la Comtesse de Créqui dans ses terres , où elle devoit encore rester six mois , avoit déterminé le Marquis de Morainville à appeller le Comte de Dreux

auprès de lui à Brestot.

Ce pere sage ne vouloit pas que l'amour mît un obstacle à ses vûes. Il craignoit les occasions périlleuses que la Cour de Henri auroit présentées à son fils. C'étoit la Comtesse de Créqui que le Marquis de Morainville vouloit qu'il vît avant toute autre. C'étoit de ses charmes & de son esprit dont il vouloit qu'il fût touché.

Dans ce dessein, mais sans le confier à son fils, souvent il l'entretenoit des avantages que la Comtesse de Créqui tenoit de la nature : il lui vantoit sa personne, son esprit, surtout son caractère.

Il recevoit fréquemment de ses Lettres , elles avoient l'agrément de sa conversation ; le feu de son imagination y brilloit ; elle y faisoit souvent des relations pleines de traits & de faillies sur les usages de la Province & sur la politesse recherchée des Gentilshommes qui vouloient joüer le Courtisan. Elle lui détailloit plaisamment la vie qu'elle menoit , & le parti qu'elle tiroit des ridicules , pour convertir l'ennui en amusement.

Chaque Lettre que le Marquis de Morainville recevoit, étoit une occasion naturelle de faire sentir à son fils tout

ce que valoit une jeune personne qui ajoûtoit à une figure aimable , un esprit délicat , avec une raison qui la rendoit aussi estimable que charmante.

La satisfaction du Marquis de Morainville étoit extrême, il se remercioit tous les jours d'avoir fait venir son fils à Brestot : il étoit charmé du peu d'empressement qu'il montrait pour aller à la Cour, y chercher une dissipation qui peut-être l'auroit peu disposé à prendre un engagement sérieux.

Si le Comte de Dreux avoit causé des transports de joye à la Comtesse de Dreux , il les

de la Cour de Henri II. 15
avoit ressentis de même. Il trouvoit en elle une tendresse de mere , des qualités admirables , & un esprit orné par cet usage du monde acquis à la Cour ; elle avoit été favorite de la vertueuse Claude , femme de François Premier.

La Comtesse de Dreux , peu de tems après la mort de cette Princeesse , avoit perdu son mari. Ces deux terribles coups arrivés presque en même tems , l'avoient déterminée à se retirer dans la terre de Brestot , qu'elle tenoit de son chef : elle prit ce parti avec d'autant plus de tranquillité , que son fils étoit marié , & avoit déjà vû

naître le Comte de Dreux.

Aussi simple que vertueuse , la Comtesse de Dreux , sans être vaine des qualités essentielles & du vrai mérite qui l'avoient fait chérir de la feuë Reine , se sentit capable d'élever avec succès des Démoniselles faites pour tenir un jour un rang à la Cour ; ainsi elle demanda au Marquis de Morainville , dès qu'il fut veuf, deux filles que lui avoit laissées Charlotte de Montmorenci sa femme. Le Marquis de Morainville , qui connoissoit la capacité de sa mere , les lui avoit envoyées avec confiance. L'une & l'autre a-

voient répondu à ce qu'elle en espéroit.

Si le Comte de Dreux fut surpris de la beauté & des agrémens de ses sœurs , il le fut encore davantage de leur trouver cet air noble & aisé qu'il ne croyoit pas qu'on prît ailleurs qu'à la Cour. Elles étoient toutes deux régulièrement belles ; mais Elisabeth de Dreux , née plus sérieuse , avoit un air de langueur , qui lui déroboit une partie de ces graces aimables & séduisantes , dont Eléonore de Morainville par sa vivacité étoit remplie.

De tout tems le Marquis de Morainville étoit lié de la

plus étroite amitié avec le Marquis de Vatteville, homme d'une des plus grandes naissances de la Province de Normandie ; il étoit voisin de Brestot , où le Marquis de Morainville avoit été élevé. Ils s'aimoient dès leur enfance.

Vatteville étoit singulièrement estimable , par la singularité d'un caractère doux & brusque , compatissant & ferme , noble jusqu'à la magnificence dans les occasions d'éclat , & économe dans toutes celles qui n'en exigeoient pas ; sincère jusqu'à une franchise qui par un trop grand fonds de vérité

lui laissoit échaper quelque fois des traits un peu durs. Ce caractère le rendoit incapable de plier , plus encore de feindre , de montrer de l'estime à celui qu'il n'en croioit pas digne , d'acheter des honneurs aux dépens des bassesses, de ramper pour s'élever , ne pouvant enfin se prêter aux vices du tems. Avec ce caractère Vatteville étoit peu propre à être homme de Cour , aussi étoit-il resté dans sa Province : il y vivoit en très grand Seigneur & il y étoit plus respecté qu'aimé.

Depuis quelques années il étoit veuf , il n'avoit qu'un

filz & une fille : son filz de même âge que Dreux , avoit servi avec lui dans la même armée ; ils étoient revenus ensemble en Normandie , il y apprirent qu'ils alloient devenir beaufreres.

Le séjour depuis fix mois du Marquis de Morainville à Brestot , son intime liaison avec Vatteville & le caractère de Mademoiselle de Dreux , que Vatteville avoit senti propre à faire le bonheur d'un mari , tout avoit concouru à ce mariage , arrêté entre les deux familles qui attendoient avec impatience l'instant de cette union.

Dès que le Comte de

Dreux fut arrivé, son pere le mena chez le Marquis de Vatteville; il les garda seulement deux jours, & il les accompagna avec son fils à Brestot.

Le jeune Vatteville passa promptement de l'admiration à l'amour; il ne fit pas la même impression sur Mademoiselle de Dreux, elle convenoit avec sa sœur qu'il pouvoit plaire, mais elle murmuroit de lui être destinée.

Après quelques jours le Marquis de Vatteville & son fils quiterent Brestot, pour y revenir faire changer de nom Mademoiselle de Dreux. Tout

se préparoit avec magnificence pour ce mariage , lorsque le jeune Vatteville tomba malade , & si dangereusement qu'en peu de jours il cessa de vivre.

Que devint le Marquis de Morainville en apprenant le terrible coup dont le sort frappoit son ami ! Il courut à son secours. En quel état trouva-t'il ce malheureux pere ! Pleurer avec les affligés , c'est les consoler. La douleur du tendre Morainville le rendit encore plus cher & plus nécessaire à Vatteville.

Lorsque son affliction commença à se modérer , il se

souvent qu'il avoit un frere qui lui faisoit honneur à la Cour, Cadet sans fortune, mais riche en vertus & en qualités propres à réussir; aussi s'étoit-il avancé. Ce frere avoit un fils unique, il devenoit le chef de sa Maison par la mort de celui de son oncle.

La vanité de soutenir son nom, peut-être plus que les entrailles de frere, réveilla les mouvemens du sang, & fit former au Marquis de Vatteville le dessein de donner sa fille à son neveu, dès qu'elle seroit en âge d'être mariée. Ce projet conçu, il écrivit au Comte de Vatte-

ville son frere , il lui mandoit de rappeler son fils , qui en quittant l'armée avoit pris la route de l'Italie.

Tant que le fils de Vatteville avoit vécu , il n'avoit pas pensé qu'il avoit un neveu estimé à la Cour & qui promettoit par un mérite reconnu , de jetter un nouvel éclat sur sa Maison : il ne l'avoit jamais vû , il étoit seulement instruit qu'avec une figure noble , il avoit toutes les qualités de son Pere , ornées par un esprit aimable ; ses idées , sans le connoître personnellement , flatoient alors l'amour propre de Vatteville , & lui inspiroient pour ce
neveu

neveu une amitié , qui en augmentant tous les jours , le consolait insensiblement de la mort de son fils.

Tandis que le Marquis de Morainville étoit presque toujours chez le vieux Vatteville , surnom qu'on lui avoit donné pour le distinguer des trois autres ; Elisabeth indifférente pour le jeune Vatteville n'avoit pas eu besoin des consolations de la Comtesse de Dreux.

La Comtesse de Dreux avoit un Ecuyer digne de l'estime & de l'amitié dont elle l'honoroit. Ce Gentilhomme s'étoit appliqué toute sa vie au Desssein & à la

la Peinture. Son estime pour la femme de cet Ecuyer la lui fit choisir avec confiance pour être la Gouvernante de ses petites filles. Il suffit de dire , pour justifier ce choix , qu'elle étoit tendrement aimée de Mesdemoiselles de Dreux ; toutes deux la regardoient comme une sage & solide amie.

Tremonde dessinoit parfaitement & peignoit bien , surtout le paysage & même le portrait : il se fit un plaisir d'apprendre ce qu'il sçavoit dans cet art à Elisabeth & à Eléonore.

En arrivant à Brestot , le Comte de Dreux fut surpris

de voir ses deux sœurs posséder un talent qu'elles avoient poussé assez loin : il s'étoit fait aussi dans sa jeunesse un plaisir de cet amusement , il s'y étoit même appliqué & peignoit assez bien. Son arrivée excita l'émulation , c'étoit à qui réussiroit le mieux ; Tremonde dispensoit le prix au pinceau qui s'étoit surpassé.

Le Comte surpris & flatté de la beauté, des graces & de l'esprit naturel de ses sœurs , pensa à ajouter à tant d'avantages ce qui pouvoit leur manquer. Il forma le dessein de leur communiquer , à la faveur de quel-

ques instructions , une partie de l'éducation qu'il avoit eüe , & que la Province ne leur avoit pas permis de recevoir. Il le dit à son pere : le ton de maître rebute , ajouta-t'il , je le sçais , mais les leçons ou les avis donnés par une personne chérie , sont reçûs & écoutés avec plaisir : nos conversations générales où vous & moi jetterons des traits instructifs & curieux , leur feront même désirer de sçavoir ce que je souhaite qu'elles sçachent.

Le Marquis de Morainville charmé de ce projet le dit à ses filles : toutes deux flattées de l'attention de leur

frere lui en témoignèrent leur vive reconnoissance , en lui promettant pour récompense de ses soins de la docilité & de l'application.

Dès ce moment le Comte de Dreux , presque toujours entre ses deux sœurs , leur donnoit des leçons avec autant de douceur que de patience. L'imagination vive & fine , les idées délicates & l'intelligence prompte de Mademoiselle de Morainville , lui causoient toujours une nouvelle surprise , & le charmoient tous les jours davantage. L'esprit de Mademoiselle de Dreux plus sérieuse , étoit lent à concevoir ; mais

aussi ce qu'elle avoit une fois compris , faisoit dans sa mémoire des traces nettes qui ne s'effaçoient plus ; & ce que Mademoiselle de Morainville faisoit promptement , sa vivacité le lui faisoit souvent ou échaper , ou confondre.

Leur physionomie annonçoit le caractère différent de leur génie ; l'une étoit vive & brillante , l'autre étoit froide & noble jusqu'à la fierté : elles avoient la taille également belle , mais Eléonore avoit un air libre & aisé qui répandoit des graces dans la moindre de ses actions.

Elisabeth étoit alors dans sa vingtième année , Eléonore touchoit à sa dix-huitième. Elevées dans un Château où les plaisirs & les amusemens n'étoient guere de leur connoissance , elles envisagerent comme une chose aussi agréable qu'elle seroit utile , les occupations où leur frere leur donnoit occasion de se livrer.

Dans le dessein de les distraire & de les délasser quelquefois d'une application trop soutenue , le Comte de Dreux imagina de leur apprendre à monter à cheval : cette proposition les charma, surtout Mademoiselle de

Morainville , elle aimoit passionément la chasse. En peu de tems elles devinrent deux bonnes cavalieres , & leur frere leur procuroit souvent ce plaisir.

La reconnoissance est un mouvement quelquefois à charge chez les personnes étrangères qu'on a obligées ; mais elle devient un sentiment voluptueux , quand elle s'unit à l'amitié fraternelle. L'amitié nourrit la reconnoissance , & la reconnoissance serre les nœuds de l'amitié.

Elisabeth & Eléonore faisoient cette douce expérience en faveur de leur frere.

elles n'étoient plus occupées que de lui & des obligations qu'elles lui avoient. C'étoit à qui le louëroit & à qui l'admireroit le plus. Mademoiselle de Dreux vanitoit avec complaisance sa taille , son port majestueux , ses traits , sa physionomie , son adresse à manier un cheval , & sa grace à s'en servir.

Mademoiselle de Morainville , quoique flattée de tous ces avantages dans son frere , n'en avoit pas long-tems amusé ses yeux. Les qualités de son ame , l'agrément & la solidité de son esprit , le charme de son entretien , son caractère noble

& droit , l'amitié enfin qu'il lui témoignoit , étoit tout ce qu'elle voyoit en lui , & tout ce qu'elle vantoit. Le Comte de Dreux de son côté ne pouvoit se lasser d'admirer dans Eléonore tout ce qu'elle chérissoit en lui.

Dès que Mesdemoiselles de Dreux avoient eu assez de connoissance pour imaginer quelques amusemens capables de remplir le vuide d'un séjour ennuyeux , elles s'étoient fait faire des habits de Bergere extrêmement galans. Elles aimoient à planter une fleur , à l'arroser , à la cultiver , à la voir croître , à la voir éclore , enfin à l'ad-

mirer dans sa perfection. Habillées en Bergeres , souvent ces petits amusemens les occupoient. Cet habit simple ajoûtoit encore à leur beauté.

Le Comte de Dreux aussi charmé de cette imagination , que du plaisir qu'elle procuroit à ses sœurs , se fit faire un habit dans le même goût.

Malgré les innocens plaisirs que procuroit la chasse , & les soins qu'on prenoit des parterres de Brestot , Mesdemoiselles de Dreux trouvoient toujours le tems de donner quelques momens à la peinture & aux instruc-

tions de leur frere. Elles avoient chacune un cabinet, elles s'y retiroient souvent ou pour y travailler, ou pour y étudier.

Eléonore peignoit un jour dans le sien, lorsque son frere y entra. Après l'avoir regardée assez long-tems avec attention, il lui dit : Ma sœur, je veux avoir de ma main votre portrait dans une boëte. Je veux aussi le vôtre de la mienne, repartit vivement Eléonore. Eh bien ! reprit le Comte, commençons-les dès demain. Dès cette heure même, dit Mademoiselle de Morainville : mettez-vous là, mon frere,

le jour est beau , vous êtes charmant aujourd'hui , jamais votre physionomie ne fut si riante , ni vos yeux si tendres , ne differons pas d'un moment.

J'ai entendu votre projet , dit Mademoiselle de Dreux en entrant dans le cabinet , il faut l'exécuter , mais d'une maniere où notre amitié réciproque trouve également son compte. Reignons-nous réunis , mon frere au milieu de nous deux , nous aurons chacun la pareille boëte , nous peindrons mon frere , & mon frere nous peindra.

La proposition acceptée , il fut question du choix des

habillemens. Nous pouvons dans ce moment , ma sœur , écouter un peu notre vanité , dit en souriant Eléonore. On nous a assurées que l'habit de Bergere nous sied bien , vous me l'avez dit de moi , je vous l'ai dit de vous , mon frere y est charmant , je croi notre choix fait. Allez , mon frere , allez mettre votre habit , & revenez promptement , je me sens en humeur de bien faire , je vais vous commencer, demain ce sera le tour de ma sœur , pour moi je me surpasserai.

Mademoiselle de Morainville , après avoir resté trois heures à faire son ébauche

avec une attention égale au désir qu'elle avoit de réussir, alla chercher Tremonde. Devinez, lui dit-elle, en lui présentant son petit morceau de velin. C'est Monsieur le Comte, repartit-il, il est déjà ressemblant. Eh bien ! mon cher Tremonde, donnez-moi des avis, reprit Eléonore, aidez-moi, même de votre pinceau, mais je vous en demande le secret, j'en veux avoir tout l'honneur. Tremonde lui promit d'ajouter ce qui pourroit manquer au portrait, lorsqu'elle le croiroit fini : elle y donna tout le tems avec une application qui ne lui

étoit pas familière. Attentive à son travail , Eléonore observoit un silence & un sérieux que son frère égayoit ou par des choses plaisantes ou par des galanteries : vous me promettez au moins , ma sœur , lui dit-il , d'avoir plus de gayeté , quand je vous peindrai : je veux , si je puis , saisir & attraper toutes les graces qui unissent vos traits , & qui semblent sans cesse badiner sur votre visage.

Je suis actuellement , répondit Eléonore , occupée de l'affaire la plus sérieuse que j'aurai peut-être de ma vie. Il s'agit d'avoir votre portrait parfaitement ressem-

blant. Mais mon frere, vous me payez bien galamment la peine que j'y prens. Le payement toutefois est un peu aux dépens de la vérité. Je l'accepte pour bon néanmoins : si je paroissais telle à vos yeux, il m'importe peu de l'impression que je fais sur ceux du reste du monde. Oüi, votre approbation me vaut celle de l'univers entier. Et votre amitié, ma sœur, reprit le Comte, me suffit pour être heureux.

Les deux sœurs travailloient alternativement au portrait de leur frere. Elisabeth donnoit au sien le soin qu'elle prenoit ordinai-

rement à tout ce qu'elle peignoit. Le Comte de Dreux, après avoir resté une heure ou deux au plus vis-à-vis d'Elisabeth, montrait de l'impatience de sortir de cette espece d'esclavage. Il le sentoît moins vis-à-vis d'Eléonore. Sa complaisance pour elle ne se lassoit point, il se prétoit avec grace au tems qu'elle exigeoit de lui. Elle le gardoit toujours, dans la même situation, plus de quatre heures, elle en avoit une raison secrète bien intéressante.

Dans le cours de son travail elle changeoit adroitement de vélin, elle faisoit

en même tems deux portraits de son frere : elle vouloit que le Comte & elle l'eussent de sa main , & que celui qu'Elisabeth faisoit , lui restât pour elle , avant qu'elle eût le tems d'en faire un second.

Dès que Eléonore crut les deux portraits finis , elle les confia à Tremonde , qui en y mettant une derniere main leur donna un point de perfection , que par sa vivacité elle ne mettoit pas à ses ouvrages. Elle eut donc le prix sur sa sœur. Elisabeth en fut très étonnée & un peu envieuse. Elle connoissoit la supériorité de son pinceau sur

celui d'Eléonore , elle s'étoit flattée que son frere donneroit au sien la préférence. -

Le Comte de Dreux , en recevant son portrait des mains d'Eléonore , vit écrit en très-petit caractère sur le derriere du vélin , à l'endroit juste où il étoit peint :

*Jean de Dreux peint par sa tendre sœur
Eléonore.*

Quelle aimable surprise !
Quelle joye pour le Comte de Dreux de recevoir cette délicate & attentive preuve de l'amitié de sa sœur Eléonore. Ah ! ma sœur , s'écria-t'il , que vous aimerez tendrement , quand vous aimerez ! Que le sort de l'heu-

reux mortel qui fçaura vous toucher , fera digne d'envie !

Dans ce moment Mademoiselle de Dreux entra. Vous nous voyez toutes deux , mon frere , lui dit Mademoiselle de Morainville , dans nos habits de Bergeres : vous devinez pourquoi. Je l'avouë , je sens une vive impatience de voir ma fœur & moi à vos côtés.

Placez-vous toutes deux , reprit le Comte : c'est dans ce même Cabinet où j'ai été peint , & où le jour est beau , que je veux , si je puis , ne vous faire rien perdre de votre beauté ; mais je crains bien que la nature n'ait été

plus habile que ne pourroit l'être le pinceau.

Le Comte de Dreux dessina d'abord l'attitude où il vouloit mettre ses sœurs. Il plaça Mademoiselle de Morainville en regard avec lui ; préférence dont , sans le faire sentir , Mademoiselle de Dreux fut un peu blessée. Ensuite le Comte resta près de cinq heures à faire sa première ébauche , où l'on jugeoit déjà de la parfaite ressemblance que ces portraits auroient.

Pendant cette occupation, les discours étoient plaisans , la gaieté qui regnoit , rendoit les physionomies rian-

tes , & le Comte qui faisoit les frais de l'enjouement , fut extrêmement aimable. Que ce séjour à présent est différent pour nous , dit vivement Eléonore ! Ah ! mon frere , que vous nous le rendez charmant ! Dans quel ennui ne tomberons - nous pas , quand vous le quitterez !

Croyez-vous , ma sœur , reprit Elisabeth , que nous y resterons toujours ? Je ne craindrois pas d'y demeurer , répondit Eléonore , si mon frere ne devoit jamais se séparer de nous. Non pas , s'il vous plaît , ma sœur , reprit Elisabeth. Je veux bien être

toujours avec mon frere ;
mais je veux que ce soit à la
Cour. C'est là où nous de-
vons le desirer : c'est là où
nous devons être : c'est à la
Cour où nous devons par-
tager les plaisirs , & jouir de
celui de le voir mériter l'es-
time de son Roi , l'amitié
de ses égaux , & la tendresse
d'une personne digne de fai-
re son bonheur.

Le Comte de Dreux , sans
se mêler dans cette petite
dispute , sentit avec une se-
crete satisfaction de com-
bien il étoit plus cher à Eléo-
nore qu'à Elisabeth.

Nos deux charmantes Ber-
geres , suivies de leur frere ,
furent

de la Cour de Henri II. 49
furent à la fin du jour dans
les jardins s'amuser avec les
fleurs dont elles prenoient
soin.

Une indisposition du Mar-
quis de Morainville retint
un jour Mademoiselle de
Dreux auprès de lui , tandis
que son frere peignoit Ma-
demoiselle de Morainville.
Votre air vif & enjoué , ma
sœur , lui dit-il , si nécessaire
dans ce moment pour ne
rien faire perdre à vos char-
mes , va se changer en lan-
gueur. Nous voilà seuls ,
rien ne mettra votre hu-
meur gaie en mouvement.
Quoi ! mon frere , repartit
Eléonore , vous croyez que

je vous compte pour rien !
Ah , que vous êtes injuste !
Je ne sçaurois me le repro-
cher , répondit Dreux , vous
m'en consolez en me rassu-
rant. Eléonore , reprit-il ,
après l'avoir long-tems re-
gardée sans parler , que vous
êtes belle ! Que votre beau-
té , que vos graces gagnent
à l'examen du pinceau ! Quel
heureux assemblage ! Que
votre physionomie est inté-
ressante & tendre ! Elisabeth
a autant de beauté que vous,
mais elle n'a pas ce certain
je ne sçais quoi qui fait le
charme de la vôtre. Que du-
re-t'elle chez les femmes ,
répliqua Eléonore ? un mo-

de la Cour de Henri II. 51
ment. Est-ce la peine d'en
faire cas ? Mais ce qui doit
rester toute la vie , même
se perfectionner avec les
années dont elles de-
vroient être envieuses ; c'est
l'esprit , c'est le caractère :
c'est à la faveur de ces heu-
reuses ressources pour la so-
cieté que les femmes peu-
vent espérer de durer long-
tems. Si , en perdant leur
beauté , il ne leur reste rien ,
elle éprouvent l'humiliation
de sentir qu'on les compte
de trop dans le monde.

Tandis que le Comte de
Dreux & ses sœurs n'étoient
occupés qu'à faire usage de
leur pinceau , le Comte avoit

envoyé son Ecuyer à Paris pour y faire faire trois boîtes pareilles. Son retour , la beauté des boîtes & les portraits placés ne laisserent plus rien à désirer. Alors on se souvint qu'on avoit négligé pour la peinture les amusemens de la chasse , le soin des parterres & les occupations propres à cultiver & à orner l'esprit.

Les deux aimables sœurs du Comte de Dreux ignoroient encore si elles étoient nées avec un cœur tendre ; ce que l'amour n'avoit pas encore fait , l'amitié le fit , elle mit leur cœur en mouvement ; n'aimant rien , elles

en aimoient leur frere davantage, & se livroient avec plaisir à cette amitié ; elle alloit même jusqu'à la délicatesse. Mademoiselle de Dreux, née glorieuse & un peu jalouse, sentit bientôt avec dépit la prédilection marquée de son frere pour Eléonore : prédilection qui épargnoit à Eléonore la même inquiétude.

Des impressions réciproques que recevoient le Comte de Dreux & Mademoiselle de Morainville en faveur l'un de l'autre, il résultoit un charme inexprimable à être toujours ensemble, à se dire des choses flatteuses &

caressantes , à s'approuver , à se louer , & à se donner mille assurances de leur amitié.

Ce fera incessamment de vous , ma sœur , dit un jour le Comte de Dreux à Eléonore , que j'aurai à recevoir des leçons : votre promptitude à saisir & à concevoir les choses , en me charmant m'humilie. Que je suis éloigné d'avoir autant que vous à me louer de la nature : elle a tout fait pour vous. Ce que vous vous rendez familier dans un moment , j'étois un mois à l'étudier. Ah ! mon frere , repartit Eléonore , que vous êtes injuste !

pouvez-vous desirer quelque chose ? Oüi , ma sœur , reprit-il , je desirerois de valloir autant que vous. Eh bien ! répliqua Eléonore , nous desirons la même chose. Que je suis vaine d'être votre sœur ! Que vous flattez mon amour propre ! Que je vous suis attachée !

M^{lle} de Dreux ne tarda pas à sentir un dépit secret des louanges que son frere donnoit sans cesse à sa sœur , tandis qu'il ne paroissoit pas toujours satisfait de sa conception. Vous êtes née , ma sœur , lui dit-il un jour en présence de Mademoiselle de Morainville , avec autant

d'esprit qu'Eléonore ; cependant mes leçons ne vous font pas également profitables. La raison en est simple , le goût pour l'étude vous manque ; loin de captiver votre attention , elle vous ennuie , & cet ennui vous empêche d'acquérir comme Eléonore les connoissances que je voudrois qui vous fussent communes.

Elisabeth , blessée d'un reproche qu'elle ne croyoit pas mériter , en fçut mauvais gré à sa sœur : elle pensa que son frere , pour flatter l'amour propre d'Eléonore , avoit humilié le sien. Ces petits mouvemens de

chagrin étoient fondés ; non seulement Elifabeth étoit souvent oubliée dans leurs instructions , mais elle sentoît que son frere la trouvoit quelque fois de trop , ou dans leurs occupations , ou dans leurs amusemens. En effet les plus doux momens pour lui étoient ceux qu'il passoit seul avec Eléonore.

Un jour que le Comte jouissoit de ce plaisir , il lui dit : Que je crains l'instant où mon pere voudra que j'aille à la Cour. Je sçais par lui & par les nouvelles que j'en reçois , combien elle est brillante. Mais , ma chere Eléonore , je suis si bien au-

près de vous : j'y trouve tant de charmes : vous m'êtes si chère. Oüi , l'amitié que j'ai pour vous , remplit mon cœur tout entier , elle en a banni jusqu'à l'ambition.

Ah ! mon frere , reprit vivement Mademoiselle de Morainville , que j'ai de plaisir à vous entendre me jurer une aussi tendre amitié que celle que j'ai pour vous ! elle occupe aussi mon cœur tout entier. Eh bien ! ma chère Eléonore , lui dit-il tendrement , & en lui serrant les mains avec transport , jurons-nous de n'avoir jamais rien de plus cher que

nous. Eléonore embrassa son frere , & lui jura une amitié éternelle.

Ces discours tendres , exprimés naïvement , autorisés par les mouvemens du sang , avoient les mêmes charmes pour le frere & pour la sœur; tous les jours ils s'admiroient avec plus de complaisance. Mademoiselle de Morainville ne parloit plus que le Comte de Dreux ne trouvât de la délicatesse , du sentiment , de la raison dans tout ce qu'elle disoit. De son côté elle écoutoit le Comte de Dreux avec une attention voluptueuse.

Quels tours heureux , di-

soit-elle à sa sœur ! Quelle facilité à s'énoncer ! Quelle lumière répand mon frere dans tous ses entretiens ! Qu'il a d'esprit ! Qu'il sçait en faire usage avec agrément ! Eparignons-lui la honte de n'être pas dignes de lui. Profitons de son séjour ici , & de sa complaisance pour nous.

Dites pour vous , répliqua Mademoiselle de Dreux d'un ton un peu animé , mon frere n'aime que vous , il n'a d'attention que pour vous , c'est toujours avec une sorte d'impatience qu'il m'instruit , il se plaît à humilier mon amour propre pour flatter le vôtre. Je m'apper-

çois même que souvent il me voit avec peine entre vous deux.

Mademoiselle de Morainville , touchée des plaintes de sa sœur , les rendit au Comte. Nous vous aimons également , lui dit-elle , chérissiez-nous de même. Quoi !
Eléonore , reprit Dreux , vous m'ordonnez d'aimer Elifabeth autant que je vous aime ! Le verriez-vous sans jalousie ? Je le crois , parce que je le devrois , répliqua-t'elle. Ah ! s'écria le Comte, il s'en faut bien que votre amitié égale la mienne ! Oüi, Eléonore , je serois sensiblement affligé , si vous aimiez

quelque-chose plus que moi. Je ne veux pas que vous m'aimiez moins que ma sœur , reprit Mademoiselle de Morainville , j'en gémirois peut-être² plus qu'elle ; mais au moins , mon frere , montrez-lui plus d'amitié & plus de complaisance. Vous le souhaitez , répondit le Comte de Dreux , c'est assez.

Le Comte, en quittant Eléonore , alla chercher Elisabeth. Je viens , lui dit-il , vous faire de tendres reproches. Vous , remplie de mérite & de vertu , vous , remplie de raison , pouvez-vous penser que vous me soyez moins chere qu'Eléonore ?

Oùi, je le pense, répondit Elifabeth, & cette pensée m'afflige. Quelle injustice, reprit le Comte ! Non, vous n'aimez que ma sœur, repartit-elle. Je conviens des charmes qu'elle possède pour se faire aimer ; mais ces charmes si séduisans ne sont pas faits pour vous séduire. L'amitié fraternelle ne doit être sensible qu'aux vertus & aux qualités de l'ame ; ce sont les vrais attraits qui doivent unir des freres. Je crois par ces avantages aussi précieux qu'estimables, mériter autant de vous que ma sœur.

Le Comte de Dreux frappé & étonné de ce discours,

repartit: votre raisonnement, ma sœur, prouve bien que votre esprit ne cède en rien à celui d'Eléonore : vous êtes toutes deux charmantes, & toutes deux je vous aime également. Que ne puis-je le croire, reprit Elisabeth ! ni mon cœur, ni mon amour propre ne seroient plus en souffrance; car, je l'avoüe, je ne puis vaincre les mouvemens chagrins qu'excite en moi l'envie que je porte à ma sœur.

Prenez-y garde, Elisabeth, répliqua le Comte : l'envie est un vice de l'esprit, qui le dégrade, qui gâte le cœur, qui fait mal penser du caractère

de la personne en qui on l'aperçoit : dès qu'on s'en laisse maîtriser, l'humeur gagne, & bientôt l'aigreur & la défiance nous rendent insupportables aux autres & à nous-mêmes. Ah ! ma sœur, ne ternissez pas votre jeunesse, vos agrémens, & surtout votre caractère par ces traits hideux, qui vous feroient trop perdre, & qui altéreroient l'union qui doit être entre nous. C'en est fait, s'écria Elisabeth ! Oüi, c'en est fait, mon frere, je suis corrigée.

Dès ce moment Mademoiselle de Dreux ne fut plus la même. Dans son premier mouvement elle alla cher-

cher Mademoiselle de Morainville. Oubliez, ma sœur, lui dit-elle, ce qu'un injuste caprice a pû vous faire souffrir de moi : mon frere, en me couvrant de confusion, vient de m'en faire rougir. Alors elle rendit à Eléonore sa conversation avec le Comte, elle lui avoua l'effet qu'avoit produit sur elle ses sages représentations.

Dans le tems de ces petites délicatesses en amitié, Mademoiselle de Dreux n'aimoit que son frere, l'amour ne lui avoit pas encore appris qu'il est des sentimens plus vifs que ceux que la nature inspire : elle va bientôt le sçavoir.

Il y avoit près de deux mois que le vieux Vatteville avoit perdu son fils ; son impatience de voir arriver d'Italie son neveu , augmentoit à mesure qu'il se consoloit , lorsqu'enfin il vit paroître le Comte de Vatteville avec son fils. Leur présence réveilla d'abord sa douleur , mais elle ceda bientôt au plaisir d'embrasser celui dont il se nourrissoit tendrement l'idée depuis deux mois. Tout le charmoit dans son neveu , il ne lui laissoit rien à désirer. Plus il l'étudioit , plus il découvroit en lui des qualités qui en peu de jours le lui rendirent aussi cher que lui avoit été son fils.

Vous êtes aujourd'hui à votre pere & à moi tout notre bien , lui dit-il quelques jours après son arrivée : vous êtes le seul objet de notre esperance ; ce n'est pas assez de soutenir notre nom , il faut le faire briller avec éclat , la vertu doit être son premier ornement. Ayez de l'application pour vous instruire , de l'ardeur pour remplir tous vos devoirs & de l'émulation pour aller aussi loin que ceux qui vous auront devancé à la Cour. Ayant pris le parti de suivre cette route , ayez le caractere plus liant que moi , mais sans blesser jamais la probité ; voyez mes défauts

pour les éviter ; si j'ai quelques bonnes qualités , tâchez de les acquérir , & faites-en usage d'une manière plus aimable. Les vertus peuvent être sans graces , & les vices en avoir.

Le vieux Vatteville pour mieux s'assurer du caractère de son neveu , pour mieux le connoître , avoit tous les jours avec lui des entretiens sur toutes sortes de matieres. Tantôt sur ce qu'on doit de bienfaisance à son état & à la société ; tantôt sur la secrete satisfaction de se sentir digne de sa propre estime.

Le premier de tous les avantages , lui disoit-il , est

celui de n'avoir jamais de reproche à se faire : je me flatte que vous jouissez de ce plaisir, mais vous sentez-vous assez ferme dans vos devoirs pour espérer de ne jamais vous démentir ? Je le crois, repartit le Marquis de Vatteville, sans oser trop l'affurer, ce seroit être présomptueux. Cette réponse me charme, reprit Vatteville, elle fortifie l'opinion que j'ai conçue de votre sagesse, & justifie la prompte amitié que j'ai prise pour vous. Ce n'est pas seulement de la reconnoissance que vous lui devez, c'est une amitié aussi tendre. Plus elle sera vive, plus elle vous fera

éviter tout ce qui pourroit être contraire aux vûes que j'ai pour vous : elle seule peut vous faire veiller sur vous-même , elle vous fera fuir les occasions périlleuses pour votre cœur , que vous ne devez pas engager sérieusement , elle le défendra contre les traits que l'amour voudroit lui porter.

Né avec beaucoup d'esprit , du jugement & de l'ordre dans sa conduite , le vieux Varreville connut avec peine dans son neveu une ame libérale jusqu'à la prodigalité. Je ne vous défendrai jamais , lui dit-il un jour , la magnificence dans les occasions nécessaires

& d'éclat , elle convient à un homme de votre naissance : je vous recommanderai seulement une noble œconomie : elle fait honneur au caractère , elle annonce un esprit réglé & de la probité , elle épargne les embarras , souvent honteux , où jette la prodigalité. La prodigalité est l'enfant de l'orgueil & la mere des bassesses.

Dès que Dreux sçut Vatteville chez son oncle , il proposa à son pere d'y aller passer quelques jours. La joie réciproque de ces deux amis en s'embrassant , instruisit le vieux Vatteville de leur solide & tendre amitié.

Je

Je vois avec satisfaction ,
dit-il à son neveu , lorsque le
Marquis de Morainville &
son fils furent partis , votre
union avec Dreux. Depuis
son séjour en Normandie j'ai
eu le tems & les occasions de
prendre pour lui une vérita-
ble estime.

Vous vous promettez tous
deux d'être presque toujours
ensemble , tantôt ici , tantôt
à Brestot : j'approuve ce pro-
jet. Accoutumé au mouve-
ment , soit à la Cour , soit à
la guerre, la soitude où je vis,
en vous étonnant, vous ren-
droit ce séjour insupportable.
Je sacrifierai volontiers à vo-
tre plaisir celui que je trouve

à vous avoir auprès de moi.

Je ne vous le cache pas , ajouta-t'il , vous remplacez dans mon cœur ce fils que j'aimois uniquement : vous le ferez en épousant ma fille. Je vous l'avouërai , les sœurs de votre ami m'inquiètent ; elles joignent à leur beauté des qualités admirables ; vous les verrez à Brestot, vous les verrez avec liberté , comment défenderez-vous votre cœur contre tant de charmes ? S'il se laissoit surprendre , quel coup mortel porteriez-vous au mien ? Que deviendroient mes projets ? L'intérêt , l'ambition , votre fortune & ma tendresse pour vous en de-

mandent l'exécution.

Il m'est aisé de prévenir vos inquiétudes , répliqua le Marquis de Vatteville , j'aime Dreux ; mais tout cede dans mon cœur au juste désir de vous plaire , & de ne jamais troubler votre tranquillité. Je n'irai point à Bres-tot , Dreux m'en dédommagera , par le plaisir qu'il se fera de venir me chercher. Non pas , mon neveu , reprit le vieux Vatteville ; je ne veux en rien vous contraindre , je ne vous laisse voir mes appréhensions , que pour vous mettre en garde contre les charmes de Mesdemoiselles de Dreux & contre vous-même.

Je vous estime autant que je vous aime , je connois votre prudence & votre probité : quand après avoir vû les filles de Morainville , vous me direz que votre cœur est en fureté , je vous en croirai : de plus j'aimerois mieux courir les risques de vous voir livré à une passion qui renverseroit mes desseins , que de courir celui de convertir votre amitié pour moi en haine ; ce feroit vous faire sentir une autorité , qui seroit en effet un esclavage. Je vous laisse donc le maître de votre conduite & du bonheur de mes jours. Dès demain vous irez à Brestot avec votre pere , je ne

veux pas même y aller avec vous.

La vûë du Marquis de Vatteville causa de l'émotion à Mademoiselle de Dreux, elle le compara à son cousin, elle se dit à elle-même que si c'eût été le Vatteville qu'elle voyoit dans ce moment, à qui elle eût été destinée, sa mort lui auroit coûté des larmes.

La Comtesse de Dreux fut charmée de voir le Marquis de Vatteville; ce fut cependant avec une sorte d'attendrissement: le sujet de son voyage en Normandie, sa présence, tout la fit souvenir avec regret qu'Elisabeth ne seroit plus à marier, si la mort

n'avoit pas enlevé le fils du vieux Vatteville.

Malgré ce regret , elle ne tarda pas à convenir avec le Marquis de Morainville , de la supériorité de Vatteville sur son cousin , par la figure , l'esprit , l'usage du monde , les manieres & la réputation d'homme sensé , appliqué à ses devoirs , qu'il s'étoit déjà acquise.

Lorsque le Marquis de Vatteville fut retourné chez son oncle , elle dit à Dreux : Votre union & votre attachement pour Vatteville m'assurent , mon fils , que vous êtes aussi estimable que lui. C'est le choix que nous fai-

sons en amour & en amitié, qui instruit du caractère : si vous devez un jour être sensible, je souhaite que l'objet de votre tendresse soit aussi digne de la justifier, que le Marquis de Vatteville justifie votre amitié pour lui.

Le Comte de Dreux n'étoit pas celui à qui le bien qu'on venoit de dire de Vatteville, avoit fait le plus de plaisir. Mademoiselle de Dreux l'avoit écouté avec d'autant plus de complaisance, qu'elle n'avoit pû voir Vatteville sans se sentir prévenue en sa faveur. Ce Sentiment la mena bientôt jusqu'à desirer de le voir sensi-

ble pour elle , malgré le peu d'esperance que lui laissoit Mademoiselle de Vatteville, de pouvoir le rendre heureux.

Elisabeth fit une aussi prompte impression sur le cœur du Marquis de Vatteville , qu'il en avoit fait sur le sien. Il en fut allarmé : il se dit qu'il devoit l'éviter. Ce conseil que lui donnoit la raison, le fit trembler. Amour ! s'écria-t'il , si je ne puis me défendre contre tes traits , apprends - moi au moins à feindre : mets ton bandeau sur les yeux de mon oncle : il m'a déjà montré ses craintes, comment soutiendrai-je

ses questions ? Que lui répondrai-je ? Un aveu me perd auprès de lui ; c'est sa fille qu'il veut que j'aime , qu'il veut que j'épouse ; mon pere, l'ambition , la fortune , la raison, tout le veut , & l'amour y vient mettre obstacle. La jeuneſſe de Mademoiſelle de Vatteville, qui n'avoit pas encore onze ans , lui permit quelque eſpoir ; il ſe dit que le tems pourroit lui être favorable.

Ce fut, rempli & agité de ces idées, que Vatteville, après avoir reſté quelques jours à Breſtot avec ſon pere , revint chez ſon oncle. Eh bien ! mon neveu , lui dit-il , que pen-

sez-vous d'Elisabeth & d'Éléonore ? Quelle impression en avez-vous reçu ? Celle que fait la beauté qu'on admire , sans en être touché , répondit Vatteville avec un air naturel. Je conviens que leurs figures ne laissent rien à désirer. Vous croyez donc votre cœur en sûreté à Brestot , reprit le vieux Vatteville ? La première impression est faite , repartit son neveu ; je crois pouvoir assurer que je verrai les sœurs de Dreux sans les craindre. Cette confiance n'est-elle pas téméraire , dit le vieux Vatteville , les sœurs de votre ami sont charmantes ? Il est vrai , ré-

pliqua Vatteville , mais la Cour de Henri m'a accoutumé à voir avec indifférence des beautés qui ne cedent en rien à Mesdemoiselles de Dreux. Votre caractère vrai, repartit le vieux Vatteville , m'est le garant de la sincérité de votre discours.

Si le Marquis de Vatteville fut satisfait de cette marque de l'estime de son oncle, qu'il eut de confusion de s'en sentir si peu digne ! Cette honte , & le desir de vaincre un amour qui ne seroit peut-être jamais heureux, lui firent croire qu'il auroit assez de pouvoir sur lui pour commander à son cœur.

Avec cette confiance Vatteville négligea de fuir Mademoiselle de Dreux. Elle eut bientôt le secret plaisir de l'entendre murmurer contre le sort , de ne l'avoir pas fait naître celui qui devoit lui donner le nom de Vatteville , & de soupçonner par des mots jettés comme au hasard , dès qu'il en trouvoit l'occasion , que l'amour lui avoit fait une aussi prompte impression qu'à elle.

L'arrivée du Marquis de Vatteville en Normandie jeta du mouvement à Brestot ; il y faisoit de frequens séjours. Son oncle persuadé qu'il ne le trompoit pas ,

loin d'en prendre de l'ombrage, l'y envoyoit souvent.

Un jour que Dreux & Vatteville se promenoient ensemble, Dreux demanda à son ami comment il trouvoit ses sœurs. Je les trouve charmantes, répondit-il. Mais encore, reprit le Comte, à laquelle donneriez-vous la préférence? J'y ferois embarrassé, répliqua Vatteville: toutes deux spirituelles, toutes deux aimables, toutes deux remplies de raison, toutes deux d'une égale beauté, l'une faisant admirer en elle les charmes de la blonde, l'autre ceux de la brune, je ferois incertain de mon choix.

Mademoiselle de Dreux ,
poursuivit-il , a un sérieux noble qui prévient pour elle ;
Mademoiselle de Morainville a une vivacité , des saillies & des graces qui enchantent.
Ah ! Vatteville , dit vivement Dreux , vous venez de vous déceler : c'est Eléonore que vous trouvez la plus aimable , ne me le déguisez pas , l'aimez - vous ? Non , repartit Vatteville. Vous avez cependant prononcé avec chaleur que sa vivacité enchante.

Je ne sçais de quel ton je l'ai dit , reprit Vatteville ; mais l'aînée me plaît autant que la cadette , & la cadette ne m'a pas fait plus d'impres-

sion que sa sœur. Après tout, mon cher Dreux, il seroit trop dangereux pour moi de me laisser toucher par les attraits de l'une ou de l'autre. C'est ma cousine que je dois épouser ; il est vrai que je souhaiterois qu'elle ressemblât à une de vos sœurs, je serois plus disposé à obéir à l'amour ordonné par le devoir.

Le Marquis de Vatteville se reprochoit secrètement le mystère qu'il faisoit à son ami, de ce qui se passoit dans son cœur, mais il croyoit cette conduite prudente : il ignoroit si Mademoiselle de Dreux étoit sensible ou indifférente pour lui ; sa retenue

lui en déroboit la connoissance ; il étoit cependant des momens où il se flatoit de ne pas déplaire : il payoit ces instans heureux par une incertitude qui mettoit son esprit & son cœur à la gêne.

Un jour se promenant seul avec le Comte de Dreux, Mademoiselle de Morainville lui dit : Que je vous fçais gré de tout ce que votre amitié vous fait imaginer , ou pour nous instruire ma sœur & moi , ou pour nous amuser ! Que vous êtes injuste , Eléonore , répliqua-t'il , de mettre en commun tout ce que me suggère la tendre amitié que j'ai pour

vous ! J'aime Elifabeth , je rends justice à son esprit , j'estime son caractère , mais puis-je aimer personne comme je vous aime ?

Que le séjour de Brestot , reprit Eléonore , est à présent délicieux pour moi ! Que j'aurois de plaisir à y passer mes jours avec vous ! Je n'y désirerois rien , vous m'y tiendriez lieu de tout. Mais , mon frere , je vous perdrai bientôt , mon pere ne compte vous retenir ici que six mois , ils sont presque écoulés , il va vous emmener à la Cour : que je crains ce moment ! Là , nouveaux plaisirs , nouveaux

amusemens ; que d'objets aimables , dignes de vous plaire , éloigneront de votre souvenir la tendre Eléonore , qui à Brestot , devenu pour elle un séjour ennuyeux , n'y sera occupée que de vous. Ah ! que je suis heureux , s'écria le Comte ! Quel charme pour moi ! Cependant vous l'empoisonnez , ma chere Eléonore , par la crainte que quelqu'objet puisse altérer l'amitié que je vous ai jurée , que je vous jure , & qui remplira toujours mon cœur tout entier.

Le Comte de Dreux , après avoir gardé un moment le silence , les yeux

de la Cour de Henri II. 91
attachés sur sa sœur habillée ce jour-là en Bergere , lui dit : Pourquoi n'êtes-vous pas née ce que vous représentez dans cet instant ? Que n'êtes-vous en effet une simple Bergere ! La douce sympathie qu'un parfait rapport a fait naître entre nous , convertie dans le plus tendre amour , en récompensant tant de charmes & tant de vertus , auroit rendu mon sort digne d'envie. Mais vous ferez le bonheur d'un autre. Je ne le desire pas , répondit Eléonore ; au contraire je voudrois qu'il me fût permis de rester toujours Mademoiselle de Morainville :

je ne sçais pourquoi , mais l'idée de recevoir un époux me fait trembler.

Le Marquis de Morainville connoissoit en son fils toutes les qualités propres à courir avec succès une brillante carrière ; il avoit impatience de le voir à portée de mériter & d'obtenir des marques distinguées de l'estime de son Roi ; mais il vouloit le garder à Brestot jusqu'à ce que la Comtesse de Créqui fût de retour à Paris. Il en reçut une lettre qui l'instruisoit de son départ pour s'y rendre. Voici donc l'instant arrivé ; où il jette la consternation dans le

Château , & la douleur dans l'ame de ses enfans. Il leur apprend qu'il va quitter la Normandie. Quel coup pour Mademoiselle de Dreux ! Le Marquis de Vatteville ne va plus avoir de raisons aux yeux de son oncle , pour venir à Brestot. Quel coup terrible pour Mademoiselle de Morainville & pour son frere ! Ils vont se séparer.

Tandis que le Marquis de Morainville parloit, les larmes de ses filles couloient en abondance : la même cause les leur arrachoit , mais non pas le même objet ; & le Comte de Dreux , les yeux baissés , gardoit un morne silence.

Je vous approuve de vous aimer, mes enfans, pourfui-
vit ce pere attendri; foyez
cependant moins affligés,
peut-être ne ferez-vous pas
défunis long-tems, peut-être
que bientôt Elifabeth & Eléo-
nore, plus par leurs vertus
que par leur beauté, brille-
ront à la Cour de Henri.
J'espere incessamment
Le Comte de Dreux, sans
laisser achever son pere, se
leva & sortit. Il alla s'enfon-
cer dans le parc pour se li-
vrer sans crainte à ses réflé-
xions.

Quel est le trouble qui
m'agite, s'écria-t'il ? . . . De
quel genre peut-il être ? . . .

D'où naît le désordre de mon
ame? Que je crains de
m'examiner! . . . Je n'ose ap-
profondir la nature de mes
mouvemens! Seroient-
ils criminels? . . . Mais dois-
je m'en effrayer? Ah! puis-
je ne pas m'en allarmer? . . .
Malheureux! Ma sœur! . . .
Trop charmante Eléonore ,
vous me faites trembler! . . .
Quoi! aurois-je oublié que
je suis votre frere? . . . Que
je crains la cause du trouble
affreux que mon pere vient
de jeter dans mon cœur! . . .
Que je crains la cause du re-
gret que j'ai senti mille fois ,
sans m'en défier, de ce que le
sort vous avoit fait naître ma

sœur ! . . . Je n'ose le penser . . . Eh ! je veux envain me le déguiser. Oüi , j'ai trop senti le pouvoir de vos charmes.

Depuis quelque tems je me fais illusion à moi-même , mais cet instant m'éclaire malgré moi... Juste Ciel ! A quel penchant me suis-je laissé aller ! Fuyons . . . Partons. Allons chercher des objets capables de me distraire. Que l'absence , ma raison & la dissipation effacent de mon cœur la trop vive impression qu'il a reçue des charmes d'Éléonore. Fuyons-la. Ne la revoyons, que lorsqu'un autre amour m'aura ramené pour elle

de la Cour de Henri II. 97
elle à la simple amitié.

Le Comte de Dreux, après avoir resté quelques heures dans l'agitation, où l'on vient de le voir, reprit avec un peu moins de trouble le chemin du Château. Il entra chez ses sœurs. Que la douleur d'Eléonore le toucha ! Il se fit effort pour cacher la sienne ; & prenant un air tranquille, il leur dit qu'elles devoient s'attendre à le voir quitter Brestot : il les assura ensuite de son amitié, & leur demanda de s'occuper quelquefois de lui.

L'affliction d'Eléonore redoublant encore, & son frere ne pouvant la soutenir, se re-

tira dans son appartement. Juste ciel ! s'écria-t'il , si j'avois rendu Eléonore sensible ! sa douleur égale presque la mienne. Seroit-elle , ainsi que moi , victime de l'amour ? Mais où laissai-je aller mes pensées ? Non , Eléonore , vous n'avez pour votre infortuné frère qu'une tendre amitié , elle seule vous arrache des larmes qui ne vous courent ni regrets , ni remords.

Mademoiselle de Morainville , chez qui le motif de son affliction n'étoit pas encore développé , se livroit à sa douleur sans la craindre. Que les hommes sont heureux , ma sœur , disoit-elle à Elisabeth !

de la Cour de Henri II. 99

ils ont la force de l'esprit en partage. Voyez mon frere , il nous est bien attaché , mais c'est sans foiblesse ; il a vû la nôtre , il a vû couler nos pleurs , sans en paroître ému. Que je l'estime de sçavoir se commander ! N'en doutez pas , il est pénétré de notre douleur , & souffre intérieurement autant que nous.

L'amitié , répliqua Mademoiselle de Dreux , quelque tendre qu'elle soit , ne sçau-
roit jamais ressembler à l'amour. Les mouvemens qu'ils excitent dans un cœur , sont bien différens. Ceux de l'amitié ne sont jamais violens , ils sont raisonnables comme



elle. Ceux de l'amour troublent la raison , agitent une ame , la mettent en proye à la douleur & au désespoir. Je sens que je suis touchée du départ de mon frere , mais je sens aussi que cette séparation me seroit bien moins sensible , si , mon frere absent, le Marquis de Vatteville avoit la liberté de venir à Brestot. Il n'osera plus y paroître, son oncle en prendroit de l'ombrage ; peut-être suivra-t'il mon frere de près.

Le Marquis de Vatteville ne peut esperer d'obtenir main , c'est à sa cousine que son pere & son oncle le destinent; cependant je n'ai pû ré-

sister à mon penchant pour lui, & l'idée flatteuse de lui avoir inspiré une véritable passion, a achevé ma défaite. Je la lis cette passion dans ses yeux, & dans ses discours, sans néanmoins prononcer qu'il m'aime. Je vois aussi son inquiétude sur le sort que lui réserve mon cœur. Que j'ai de peine à le lui cacher ! Que mon secret me pèse ! Peu de jours après le Marquis de Morainville & le Comte de Dreux quitterent Brestot.

Le Comte de Dreux en marchant avec son pere, se reprochoit le trop opiniâtre souvenir de sa sœur. Made-
moiselle de Morainville, rem-

plie de l'idée de son frere, ne pouvoit se consoler : le jour augmentoit sa douleur, en cherchant vainement son frere dans tous les endroits où ils s'étoient entretenus ensemble, & le calme de la nuit irritoit encore sa peine.

Que Mademoiselle de Morainville étoit heureuse alors ! Sa jeunesse, l'innocence de son cœur, son peu d'expérience, & le sang qui la trompoit encore, la laissoient dans une entière ignorance sur les sentimens, qu'elle attribuoit à la seule nature.

Le Comte de Dreux ne jouissoit plus du même avantage, il vouloit en vain se

faire illusion à lui-même. Mais ce qui le rassuroit contre les mouvemens qu'il combattoit & qu'il condamnoit, étoit l'espérance que le tumulte de la Cour, & que quelque objet aimable ne laisseroit bientôt dans son cœur, pour Eléonore, que de l'amitié.

Ce fut avec cet espoir, & un desir ardent de trouver à se distraire, que le Comte de Dreux arriva à Paris. Alors son pere lui tint ce discours.

Vous allez, mon fils, voir une nouvelle Cour : vous allez y trouver tous les caracteres changés, du moins en apparence. Ils avoient les

nuances de celui de François Premier , quand vous êtes parti pour la guerre. Aujourd'hui ils se plient à celui du nouveau Roi. Vous allez trouver nouvelles intrigues , nouveaux Ministres , nouveaux Favoris , & nouvelle Maîtresse , dans la Duchesse même de Valentinois. Ne croyez pas que le caractère qu'elle montroit , lorsque Henri, Dauphin , l'adoroit , soit à présent celui qu'elle paroïssoit avoir. Pensez la même chose de Henri. Maître absolu , vous allez le voir tout un autre Prince que celui que vous connoissiez , quand son pere regnoit. Vous

avez donc une nouvelle étude à faire : votre raison , votre prudence & votre attention à plaire , doivent vous montrer digne de l'estime de ceux qui ont acquis par leurs années cette expérience & cette connoissance du monde , que donnent le tems & l'application à étudier les hommes.

Attachez - vous particulièrement à la Duchesse de Valentinois : née ambitieuse , jalouse de son autorité , elle veut qu'on ne doive qu'à elle les graces dont on remercie le Roi. C'est donc par elle que vous devez chercher à arriver à la faveur , qui , se-

condée de votre naissance & de votre zèle à remplir vos devoirs , vous conduira aux dignités les plus éminentes. Surtout , mon fils , cultivez l'amitié de ceux qui peuvent vous instruire dans l'art de la guerre ; l'exil du Maréchal votre oncle , vous prive des avantages que vous auriez tiré de ses instructions & de ses exemples.

Henri accueillit le Marquis de Morainville & le Comte de Dreux , en Souverain qui s'applaudit d'avoir des Sujets capables de soutenir l'éclat du Trône : il marqua au pere son estime , & témoigna au fils ce

qu'il présuinoit de lui.

Dès ce même jour le Marquis de Morainville mena le Comte de Dreux chez Madame de Créqui. Elle le reçut comme le fils d'un oncle qui lui étoit cher , & comme un cousin qu'elle trouvoit digne de l'être. Sa conversation, ses railleries fines & plaisantes sur les manieres de Province, sa gaieté , sa personne , sa physionomie , tout prévint en sa faveur le Comte de Dreux.

Occupé du désir de trouver un objet capable de vaincre un amour désapprouvé par la raison , il résolut de chercher à plaire à la Com-

tesse de Créqui , & il espéra de ses charmes le triomphe qu'il souhaitoit.

Le Marquis de Morainville , sans paroître examiner le Comte de Dreux , cherchoit à démêler les mouvemens qui se passoient dans son cœur. Il crut s'appercevoir que la Comtesse de Créqui y faisoit une impression favorable : il l'écouta avec plaisir lui demander la permission de lui faire souvent sa cour : elle lui fut accordée avec grace.

La curiosité du Marquis de Morainville ne s'arrêtoit pas seulement à découvrir si l'amour se glissoit dans l'ame

de son fils , la Comtesse de Créqui partageoit son attention. Maîtresse absolue de sa destinée , il se disoit que pour obtenir sa main , il falloit qu'une passion vive lui en inspirât une pareille. Il se flatta que son fils la rendroit sensible. Pere tendre , mais homme judicieux , il voyoit son fils comme il étoit : il le croyoit digne d'être aimé , dès qu'il aimeroit. Il sortit satisfait de son examen & plein d'espérance.

Eh bien ! mon fils , lui dit-il , que dites-vous de la Comtesse de Créqui ? Vous ai-je trompé ? Non , répondit Dreux , elle est charmante.

Si j'en excepte mes sœurs , je n'ai vû à personne tant de graces dans l'esprit & dans les manieres. Son air vif & naturel , est séducteur , & promet un caractere tel que vous me l'avez peint.

Voyez-là souvent , reprit le Marquis de Morainville , il y a beaucoup à gagner ; son esprit est si aimable , qu'il semble se communiquer ; elle en donne aux autres ; on est toujours content de celui qu'on a avec elle ; la Cour où elle a paru dès l'âge de quatorze ans , lui a donné cet air aisé & ces tours nobles dans la conversation , qui vous ont charmé.

Le Marquis de Morainville n'en dit pas davantage ; il croyoit qu'il étoit sage de ne rien faire pressentir à ces deux jeunes cœurs , & de les laisser agir au gré de leurs mouvemens. L'ordre d'aimer est souvent un obstacle à l'amour. Il suffisoit au Marquis de Morainville , en arrivant à la Cour , d'avoir mis son fils vis-à-vis la Comtesse de Créqui.

Pendant quelques jours , le Comte de Dreux fit le sujet des conversations : les hommes le critiquoient , & les femmes le loüoient. La Comtesse de Créqui le loüa le moins ; mais elle étoit une

de celles qui l'admiroit davantage.

La vûe du Comte de Dreux avoit fait désirer à la Comtesse de Créqui , que son cousin devînt son époux : tout l'avoit d'abord prévenue pour lui : elle se flattoit qu'il pensoit comme elle. Dreux l'induisoit à erreur ; il lui rendoit des soins assidus ; il la louoit à propos & sans fauteur ; il lui vantoit les graces dont elle étoit dotée. Il vouloit l'aimer.

Croiriez - vous prudent , dit-il à la Comtesse , se trouvant seul avec elle , à un homme qui craindroit de prendre un engagement de

vous voir tous les jours ? S'il devoit m'être indifférent , répliqua la Comtesse , je ne lui donnerois pas le tems de courir le risque de m'aimer. Une femme ne doit écouter un langage tendre , qu'autant que le devoir le lui permet , & que son cœur lui parle en faveur de celui qui le lui tient.

Cette conservation donna matière à réfléchir au Comte de Dreux : il fut outré de dépit contre lui-même , de ne pouvoir répondre aux dispositions qu'il croyoit entrevoir pour lui dans le cœur de la Comtesse de Créqui : il détaillait en vain tout ce qui

pouvoit parler pour elle , son cœur toujours rempli de l'idée de Mademoiselle de Morainville , ne l'instruisoit que trop de la résistance qu'il lui opposeroit. Toutes ses réflexions lui firent prendre le parti d'aller moins fréquemment chez la Comtesse de Créqui.

Cette année l'automne fut d'une beauté admirable. La Duchesse de Valentinois imagina une chasse , aussi singulière que brillante , suivie d'un repas somptueux & d'un Bal masqué. Cette chasse devoit se faire la nuit au Bois de Vincennes , à la faveur d'une illumination ,

de la Cour de Henri II. 115

qui rendroit cette nuit plus ébloüissante que le jour.

Le souper servi à plusieurs tables , devoit se faire au Château de Vincennes , & le Bal sous des tentes plantées sur une grande pelouse. La chasse devoit commencer à sept heures , le souper à onze , & le bal à une heure , pour durer jusqu'au jour.

Il y avoit aussi beaucoup de petites tentes , formant comme une enceinte qui renfermoient celle du Bal. Ces petites tentes étoient pour faciliter les mascarades ; il y regnoit autour une illumination , & toutes étoient décorées magnifiquement

avec des carquois, des flèches & des dards.

Les petites tentes étoient distribuées par la Duchesse de Valentinois, qui faisoit les honneurs de la fête, chacune à un certain nombre de gens de la Cour, ce qui composoit des cadrilles de douze, ou quinze personnes. Ces cadrilles devoient d'abord arriver ensemble au Bal, & à visage découvert; ensuite on pouvoit à son gré aller se masquer, & changer de déguisement.

Le Comte de Dreux, pressé du désir de paroître à cette fête avec distinction, fit faire toutes les parures qui pou-

voient le faire remarquer. Son dessein lui réussit ; il brilla à la chasse avec un habit de Chasseur galamment imaginé. Au souper , il s'attira l'attention des hommes & les applaudissemens des femmes.

Henri avec son agrément ordinaire , fit quelques plaisanteries aux Dames , sur le danger que leur pourroit faire courir le Comte de Dreux , s'il entreprenoit de les faire aller des applaudissemens à l'amour.

La Duchesse de Valentinois se joignit au Roi , & dit d'un air léger , que le Comte de Dreux étoit fait pour jus-

tifier les sentimens tendres, qu'il ne tarderoit pas à inspirer à quelque femme aimable, qui peut-être dans ce moment même s'en doutoit. J'accepte l'augure, répondit le Comte de Dreux, on fera un heureux, sans avoir à craindre de faire un perfide. J'arrive à la Cour avec un cœur libre, sincere & tendre, qui ne demande que des fers. L'affiche que vous mettez, répliqua la Duchesse, est séduisante; tenez parole à celle, chez qui l'amour excitera la curiosité.

D'abord le Comte de Dreux, parut au Bal dans un habit à l'Espagnole, aussi

riche que galand. Sa danse noble & aisée, charma tout le monde ; il changea plusieurs fois de déguisement, & qui tous ayant autant de goût que de magnificence, le firent toujours remarquer.

La Duchesse de Valentinois, après avoir dansé avec lui, en lui quittant la main, lui dit : Que vous faites bien tout ce que vous faites, & que vous dites avec grace tout ce que vous dites. Bientôt plus d'une femme ici pourra vous le confirmer. Le Comte n'eut pas le tems de répondre à la Duchesse, qui le laissa en achevant ces mots.

Le ralentissement du Comte de Dreux touchoit sensiblement la Comtesse de Créqui ; son cœur & son amour propre en étoient également blessés. Elle pensa que quelque objet à la Cour causoit ce subit changement. Sa pénétration , secourue par un mouvement de jalousie , lui fit appercevoir que la Duchesse de Valentinois portoit des regards attentifs & animés sur le Comte de Dreux.

Dès ce moment , Madame de Créqui ne douta plus que la Duchesse ne sentit pour lui un goût naissant , & elle soupçonna le Comte de vouloir répondre , du moins en apparence ,

apparence , à un amour qui pouvoit favoriser son ambition.

La Comtesse de Créqui avoit brillé à la chasse : au souper elle étoit à la table du Roi : elle y fut blessée du discours de la Duchesse de Valentinois au Comte de Dreux , & encore plus de la réponse du Comte de Dreux.

Pendant tout le Bal , à la faveur du masque , elle ne les perdoit pas de vûe ; elle les suivit lorsqu'ils se placèrent pour danser ; elle entendit ce que la Duchesse dit au Comte , en lui quittant la main , & elle vit le regard dont elle avoit accompagné

ce qu'elle venoit de lui dire. Aussi-tôt elle saisit le Comte par le bras. Je vous fais mon compliment, lui dit-elle ; la Duchesse de Valentinois veut vous ajoûter sur sa liste amoureuse. Depuis trente ans elle travaille à la remplir, votre nom y manquoit. Dans l'instant, la Comtesse de Créqui se perdit parmi la multitude du monde ; elle alla changer de déguisement, & rentra promptement dans le Bal.

Cette aventure toucha bien plus le Comte de Dreux, qu'elle ne l'étonna. Il auroit voulu ne pas penser que c'étoit la Comtesse de Créqui,

de la Cour de Henri II. 123
qui venoit de lui parler. La malice que renfermoit son discours sur la Duchesse de Valentinois , que le Comte étoit bien éloigné de croire prévenue pour lui , l'assuroit d'avoir inspiré à la Comtesse de Créqui des sentimens , dont il se sentoît indigne , & qu'il se reprochoit d'avoir fait naître dans le cœur d'une femme , qui ne méritoit pas de trouver un ingrat , dans un homme qui avoit paru désirer de lui plaire. Il n'osoit plus se montrer à ses yeux ; plus il la respectoit , plus il craignoit sa présence.

Le Comte de Dreux & le Marquis de Vatteville , que

son pere avoit mandé pour se trouver à cette fête, composoient une même cadrille avec plusieurs autres personnes de la Cour. Vatteville & Dreux, dans la même tente, & presque de même taille, changeoient ensemble de déguisement.

Depuis que Vatteville étoit épris des charmes de Mademoiselle de Dreux, il souhai-toit d'être possesseur de son portrait ; il résolut de surprendre au Comte de Dreux la boîte où étoit peinte ses sœurs, & il en trouva l'occasion à la faveur de leur changement d'habit. Dans l'instant il se retira du Bal.

Le jour commençoit à paroître , Vatteville courut chez un Peintre. Il passa la journée avec lui , ne lui donnant pas un instant de relâche. La tête de Mademoiselle de Dreux fut entièrement finie avant la nuit.

A peine Dreux fut-il rentré chez lui , qu'il s'apperçut de la perte de sa boëte. Cet instant lui fit sentir à regret combien sa sœur lui étoit chere. Rempli d'inquiétude , il alla sur le champ chez Vatteville. On lui dit qu'il n'étoit pas rentré. Ah ! Vatteville , s'écria - t'il avec dépit , que nous allons passer de différens momens ! On me dit

qu'on ne vous attend que ce soir, car non-seulement Vatteville s'étoit assuré d'un Peintre; mais pour prévenir l'inquiétude d'un pere, il avoit dit qu'il ne reviendrait peut-être pas de tout le jour. Ainsi Vatteville fatigué, sans prendre un instant de repos, enfermé avec son Peintre, avoit l'honneur d'une bonne fortune, dans l'esprit agité du Comte de Dreux, qui trembloit que son ami n'eût pas sa boîte aux portraits.

En sortant de chez le Peintre, Vatteville fut d'abord chez Dreux. Ah! Vatteville, s'écria-t'il, que je vous hais aujourd'hui! Sans vous l'en-

vier , je vous ai bien reproché la bonne fortune qui vous a fait préférer une autre maison à la vôtre. Je n'aurois pas cru que vos plaisirs m'eussent jamais couté d'inquiétude.

Tandis que Dreux parloit, Vatteville en riant tenoit sa boëte ; reprenez votre amitié pour moi & votre tranquillité , lui dit-il , en reprenant ce gage de l'attachement qui est entre vous & vos sœurs. Le voilà. Je ne sçais comment je me le suis trouvé dans ma poche. Pardonnez-moi , mon cher Dreux , l'inquiétude que je vous ai causée.

Je m'y connois mal , pour-

suivit-il , ou bientôt vous n'aurez plus à m'envier de bonne fortune. Je vous crois le maître d'en avoir une qui pourroit vous élever bien haut & bien rapidement. Brissac est charmant , mais il y a long-tems qu'il plaît. Cet amour n'a plus le vif qu'il faut à une femme de l'âge de la Duchesse de Valentinois. A mérite égal , vous avez pour vous la nouveauté & la jeunesse. Vous êtes ambitieux , vous n'aimez rien , profitez de l'occasion ; car je l'ai vû , la Duchesse vous trouve digne de succeder à Brissac. Adieu , songez - y , tandis que je vais me reposer.

La Duchesse de Valentinois avoit assez vécu pour se connoître en plaisirs : née voluptueuse , & attentive à conserver sa conquête , tous les jours elle imaginoit de nouvelles fêtes. Elle étoit trop habile pour négliger de se souvenir qu'à plus de quarante ans , elle avoit à défendre sans cesse le cœur d'un jeune Prince charmant, qui n'en avoit que vingt-neuf. Au défaut de cet air de jeunesse fleurie , qui manquoit un peu à sa beauté , elle employoit l'art : cet art manié par une longue expérience dans la galanterie , par un esprit délié , fin &

adroit , par une gaieté vive ,
ou par une langueur douce.
Moyens toujours employés
dans l'occasion , pour paroître
ou aveugle , ou clair-
voyante sur la conduite dis-
sipée de Henri , selon qu'el-
le croyoit devoir le laisser
aller , ou le retenir.

Avec ces avantages , une
femme sur son retour peut
garder sa conquête , mais il
lui est difficile d'en faire une
nouvelle. Diane conservoit la
sienne par mille agrémens
dans l'esprit , mis heureuse-
ment en œuvres. Elle étoit
une espece de Protée. Elle
sçavoit se montrer à Henri
sous une forme toujours nou-
velle.

Tel étoit la Duchesse de Valentinois. Pour arriver aux graces , il falloit au moins lui être agréable. Le Comte de Brissac , aussi bienfait que spirituel , fut au-delà ; aussi la faveur où Diane le mit dans l'esprit de Henri , le mena-t-elle plus loin & plus rapidement qu'aucun de ceux , qui méritoient , comme lui , les honneurs & les dignités , dont la Duchesse le fit combler par le Roi.

Selon les avis que le Comte de Dreux avoit reçus de son pere , il s'occupoit particulièrement à devenir agréable à la Duchesse , qui frappée de sa taille haute &

132 *Annales galantes*
majestueuse , de l'assemblage heureux de ses traits , embellis par une physionomie aussi aimable que noble, s'étoit d'abord sentie pour lui une inclination , qui devint bientôt amour.

Le Comte de Dreux ne tarda pas à s'appercevoir qu'il plaisoit à la Duchesse ; il vit avec plaisir le penchant de cette dispensatrice des graces que Henri croioit faire. Son amour propre fut flaté de la passion d'une femme encore aimable , qui voioit tous les jours à ses genoux le premier Roi du monde.

L'aveuglement de Henri ,

de la Cour de Henri II. 133
sur la conduite de la Duchesse, & l'adresse de la Duchesse à le tromper, inspiroient de la hardiesse; ainsi Dreux continua ses assiduités, sans entrevoir aucun danger pour lui, sans songer qu'il ne sentoît nulle disposition à aimer Diane; sans redouter Henri, sans craindre enfin que l'habile Diane, n'eût bientôt à se plaindre d'une indifférence qui blesseroit également sa tendresse & sa vanité.

L'accueil qu'elle faisoit au Comte de Dreux, les discours détournés qu'elle lui tenoit, les instructions qu'elle lui donnoit sur l'amour,

ses regards , tout l'invitoit à l'audace. Il étoit cependant aussi timide que s'il eût été passionnément amoureux. Quoique satisfait de plaire, il n'avoit point de desirs. Il en murmuroit tout bas , humilié de paroître aux yeux de la Duchesse un homme trop neuf.

Le Comte ignoroit encore que les femmes expérimentées les aiment tels. Diane s'y trompa pendant quelque tems ; elle l'en aimoit davantage ; elle se félicitoit de lui avoir ôté cette liberté d'esprit & cette gaieté qui l'avoient charmée , & qu'elle lui voyoit avec tout autre qu'avec elle.

L'idée flatteuse qu'une passion qu'il ressentoit pour la première fois, faisoit chez le Comte de Dreux ce changement, en ajoutant à l'amour de la Duchesse, la détermina à faire des avances assez marquées pour lui donner de la hardiesse.

Une Maîtresse de Souverain, qui ose lui être infidelle, ce qui est aussi difficile que rare, ne l'est pas toujours quand elle veut. Le plus téméraire est arrêté par la crainte d'acheter, au moins de sa fortune, ou la vanité, ou le plaisir d'avoir sçu lui plaire. Mais l'heureuse expérience qu'on avoit à la Cour de l'ha-

bileté de la Duchesse à tromper Henri , lui avoit toujours épargné le regret d'avoir fait inutilement des avances. Le Maréchal de Saint André s'étoit bien trouvé d'y avoir répondu , & bientôt le Comte de Brissac n'aura rien à envier au Maréchal de Saint André.

La Duchesse de Valentinois , fatiguée du respect que le Comte de Dreux lui marquoit , impatientée ou de son silence , ou de son peu de pénétration , & déterminée à l'affranchir de cette timidité , résolut , à la faveur d'un Bal & du masque , de l'instruire qu'il dependoit de lui.

d'être heureux à la Cour : le Bal fut ordonné, & quelques jours après il se donna.

Le Comte de Dreux dan-
soit trop parfaitement pour
ne pas aimer la danse, il s'oc-
cupa avec plaisir de ses dé-
guisemens. Parmi ceux de
Diane, elle en avoit un dans
lequel on ne pouvoit la re-
connoître ; cette précaution
étoit moins pour échaper à la
curiosité du Comte, lors-
qu'elle l'agaceroit, que pour
tromper, ou les jaloux, ou
les indiscrets.

La Duchesse ne perdoit
pas de vûe le Comte de
Dreux ; elle sçavoit tous ses
déguisemens ; elle attendoit

avec impatience que le Bal fût dans son plus grand mouvement par la multitude & la confusion , pour lui faire les agaceries qu'elle projettoit.

Ce moment arriva , elle sçut en profiter ; masquée de façon à être sans inquiétude , à ce qu'elle croyoit , elle saisit Dreux sous le bras ; elle le mena , en lui tenant tous les propos du Bal , dans un coin de la Salle où il y avoit le plus de monde.

Comte de Dreux , lui dit-elle , je suis excédée de lassitude , aurez-vous bien la complaisance pour un masque que vous ne connoissez

pas , de lui faire compagnie au milieu même de cette foule ? Beau masque, répondit Dreux , sans sçavoir à qui il parloit , je crois qu'il n'entre jamais de complaisance dans ce qu'on est assez heureux de faire pour vous.

Vous me prenez peut-être , répliqua Diane, pour une de ces jolies femmes de la Cour, qui méritent l'hommage d'un jeune homme aussi aimable que vous. Et je crois ne pas me tromper, repartit Dreux. Tout l'annonce en vous. Il faut en convenir, reprit la Duchesse, vous êtes fait pour séduire. Je ne vous demanderai pas le nom de celle à

qui vous adressez vos vœux ;
car sans doute vous avez
trouvé à la Cour un objet
digne de vos soins , & cet ob-
jet n'y est pas insensible.
Mais dites-moi, Comte, avez-
vous été ou timide , ou tème-
raire ? Ma question vous em-
barraße. . . . Vous ne ré-
pondez rien ? Ah ! Comte,
je crains bien que vous n'ai-
miez sans oser le dire ! pre-
nez-y garde. La timidité de-
plaît aux femmes , l'audace
est toujours heureuse : je puis
même vous donner un avis ,
profitez-en.

L'amour & la fortune d'in-
telligence veulent vous favo-
rifer. Oui , Comte, il est une

femme à la Cour qui y tient un grand rang, qui defire que vous vous attachiez à elle, qui veut que vous l'aimiez autant qu'elle vous aime, & que vous ofiez le lui dire. Vous auriez déjà dû deviner fes sentimens pour vous : ils font tels, qu'ils peuvent la mener jufqu'à vous faire de grands facrifices, à tout hazarder pour gagner & conferver votre cœur; elle peut même, fi votre prudence feconde la fienne, vous élever auffi haut que votre naiffance & votre mérite le demandent. -

La Comteffe de Créqui avoit fçu adroitement tous les differens habits de maf-

que de Madame de Valentin
nois & du Comte de Dreux.
Diane n'avoit pas échappé un
moment à ses regards cu-
rieux : elle l'avoit vûe sortir
& rentrer dans la salle du
Bal avec un nouveau dégui-
sement qu'elle reconnut :
elle l'avoit suivie , elle l'avoit
vûe prendre un masque sous
le bras & l'emmenner. L'ha-
bit de ce masque l'instrui-
sit que c'étoit le Comte de
Dreux.

Dans le moment que la
Comtesse de Créqui cher-
choit à se placer pour les
écouter, elle apperçut Brissac,
elle fut à lui. Comte , lui dit-
elle , courez étayer l'édifice

de votre ambition , il est en risque d'écrouler, on travaille à le saper ; suivez-moi , je vais vous conduire à l'ennemi qui l'attaque.

Le Comte de Brissac, ému de ce qu'il entendoit, suivit la Comtesse. Elle le laissa dès qu'elle l'eut mis vis-à-vis la Duchesse & le Comte de Dreux.

Madame de Créqui étoit déguisée en Bohemienne : elle arrêta Dreux au moment qu'il quittoit la Duchesse. Masque, lui dit-elle, que je tire ton horoscope. Vous pourriez me prédire des choses aimables , répartit Dreux, & les rendre vraies ; je me

présenterois de bonne grace à l'accomplissement de la prédiction.

Pendant que le Comte de Dreux répondoit si galamment, Madame de Créqui lui regardoit dans la main. Tu portes tes vœux, reprit-elle, au Temple de l'Illusion : le Dieu que tu veux y encenser, n'est digne ni du Sacrificateur, ni de la Victime. Tous les téméraires ne sont pas heureux ; s'il en est de récompensés, il en est de punis : crains l'avenir, il te prépare des repentirs.

Cette prédiction, qui faisoit reconnoître Madame de Créqui au Comte de Dreux, le

le troubla. La Comtesse qui se perdit d'abord dans la foule , ne lui laissa pas le tems de lui faire aucune repartie. Elle ne resta plus qu'un moment au Bal ; elle se retira chez elle , l'ame aussi remplie d'agitation , qu'elle avoit jetté de désordre dans celle du Comte de Brissac , & d'inquiétude dans l'esprit de Dreux.

Ce qu'elle venoit de lui dire , étoit en même tems une leçon sage , & un reproche amer : une leçon sur ce qu'il pouvoit avoir à redouter , s'il répondoit à l'amour de la Duchesse ; car il étoit persuadé que c'étoit elle qui

venoit de lui déclarer ses sentimens , & un reproche de sa conduite à l'égard d'une femme si digne d'être aimée. Il sembloit en effet qu'il ne lui eût donné des soins , que pour la rendre sensible & l'humilier.

Il étoit des instans , où il vouloit aller lui demander grace à ses genoux ; mais ces torts & la honte qu'il en ressentait, l'arrêtoient. L'amour seul donne la force de les avouer : le Comte n'avoit que de l'estime pour Madame de Créqui.

La Duchesse de Valentinois avoit vû le Comte de Brissac , qui , à visage décou-

vert , l'examinoit attentivement : elle jugea qu'il la reconnoissoit : dans cette crainte , elle avoit quitté sur le champ le Comte de Dreux , & avoit été prendre un autre déguisement. En rentrant dans le Bal , elle étoit allée se placer auprès de Henri.

Le Comte de Dreux pour rêver à ses aventures , se retira dans un cabinet , où il n'y avoit qu'un seul masque. Excedé de chaleur , le Comte ôta le sien. C'est vous , Dreux , lui dit Vatteville , en se découvrant. Pourquoi fuyez-vous le monde ? Par excès de lassitude , répondit-il. Mais vous, Vatteville , que

faites - vous ici ? J'y rêvois à ce qui m'occupe sans cesse , répliqua Vatteville.

A ce discours , reprit Dreux , vous aimez. Je ne veux , ni ne sçaurois plus vous en faire un mystere , repartit Vatteville. Oüi , mon cher Dreux , j'adore une de vos sœurs. Laquelle , lui demanda vivement le Comte ? Mademoiselle de Dreux , répondit Vatteville ; & vous voyez , cher ami , un homme désespéré. Hier chez le Connétable , on dit qu'il étoit question d'un mariage pour cette charmante fille. Je n'ai pû sçavoir le nom de celui à qui on la destine : Apprenez - le

moi , mon cher Dreux , achevez de me percer le cœur , ou rendez-moi la vie.

Je vous rends la vie avec plaisir , lui dit le Comte , en vous assûrant que mon pere n'a encore aucune vûe pour Elizabeth. Eh bien , reprit Vatteville, favorisez donc ma passion. Que puis - je pour vous , lui demanda Dreux ? Vous êtes destiné à épouser la fille de votre oncle.

Je ne l'épouserai jamais , repartit Vatteville. Jamais je ne ferai qu'à Mademoiselle de Dreux. Ma cousine n'est pas encore en âge d'être mariée , j'ai pour moi le tems & les événemens.

Que l'amour trouble la raison, s'écria Dreux ! Il rend incapable de voir les objets tels qu'ils sont. Y pensez-vous, mon cher Vatteville ? Oubliez - vous que la grandeur de votre Maison, que votre fortune, que votre ambition, que la reconnoissance que vous devez à l'amitié de votre oncle, exigent de vous que vous épousiez sa fille ?

Que vous êtes cruel, s'écria Vatteville ! Avec quelle rigueur me couvrez-vous de confusion ! Vous me forcez à m'avoüer à moi-même que je suis un ingrat. Vous m'en faites d'autant plus rougir,

qu'il n'est plus en mon pouvoir de cesser de l'être. Oüi, je vous le répète, dans ce moment même où vous me rendez mon tort odieux, à l'égard de mon oncle : non, je n'épouserai jamais sa fille, & j'adorerai toujours votre sœur.

Ma sœur sçait - elle votre passion pour elle, lui dit Dreux ? Vous a-t'elle paru disposée en votre faveur ? En plaignant le triste sort de mon Cousin, reprit Vatteville, d'avoir cessé de vivre, quand il devoit jouir du bonheur suprême de la posséder ; j'ai osé lui dire combien je gémissois, ayant l'avantage

de porter le même nom , de n'être pas celui qui devoit le lui donner. J'ai osé plus. J'ai osé lui demander si elle le recevroit de moi sans répugnance , au cas que je pusse le lui offrir.

Eh bien ! Qu'a répondu Elisabeth , dit le Comte de Dreux ? Elle ma avoüé , repartit-il , que la soumission seule aux ordres de ceux de qui elle tient le jour , l'auroit conduite à l'Autel. Ne devrois-je qu'à cette même soumission , lui ai-je demandé , le bonheur de vous posséder ? Mademoiselle de Dreux a rougi , a baissé les yeux , & après un moment de silence , elle m'a dit :

Cet entretien est bien inutile. Vous devez épouser Mademoiselle de Vatteville, & non pas Mademoiselle de Dreux. Qu'avez-vous pensé de cette réponse, lui dit le Comte? Cette réponse m'auroit peu flatté, répliqua Vatteville, si elle n'avoit pas été accompagnée d'un trouble, qui en me charmant, me fit concevoir l'idée que je ne déplaisois pas à Mademoiselle de Dreux.

Si contre mon espérance, continua le Comte de Dreux, ma sœur peut un jour être à vous, j'approuve son choix. Mais si elle ne vous est pas destinée, si l'amour l'a pré-

venue pour vous, que je la plains ! Non, ne la plaignez pas, s'écria Vatteville ; elle fera à moi, si elle est sensible à ma tendresse. Oüi, si j'ai son cœur, j'aurai sa main. Mon oncle exigera en vain que je devienne son gendre : je dissimulerai jusqu'au moment où sa fille sera en âge d'être mariée ; alors je me déclarerai : jusqu'à ce tems, il peut arriver des événemens qui me laisseront le maître de mon sort.

Eh bien, répliqua le Comte de Dreux, attendons avec autant de secret, que de patience : je connois Elisabeth, son caractère est ferme,

vertueux , & son cœur est fait pour être extrêmement tendre. Si vous avez sçû le toucher , jamais elle ne donnera sa main à un autre.

Le Comte de Dreux & le Marquis de Vatteville rentrèrent dans le Bal ; Dreux bien persuadé que les deux masques qui lui avoient parlé , étoient la Duchesse de Valentinois & la Comtesse de Créqui.

Les raisons de fortune & d'ambition, que le Comte de Brissac avoit pour conserver la Duchesse , lui firent regarder le Comte de Dreux , comme un rival qui n'étoit pas à dédaigner : il trouva dangereux

de laisser aller trop loin la Duchesse, il résolut de l'arrêter.

La nouvelle situation du cœur de Diane, lui donnoit de l'humeur, de l'inégalité, & même du brusque avec le Comte de Brissac : il s'en plaignit d'abord simplement ; l'aigreur qu'il trouva ne le désabusa pas. Il laissa voir ses craintes sur le Comte de Dreux ; la Duchesse tâcha de détruire ses soupçons ; mais ce fut avec cet air embarrassé, contraint & froid, qui persuade mal.

La vanité cause souvent chez les hommes les mêmes mouvemens qu'excite en

eux une vive tendresse. Le Comte de Brissac, qui n'avoit peut-être jamais senti pour Diane une vraie passion , se jeta à ses pieds en la conjurant de lui sacrifier le Comte de Dreux. Mais honteux de gémir , de pleurer , de supplier vainement , il finit par se transporter de colere : il osa même tenir à la Duchesse des propos humilians.

Il venoit de l'offenser par l'endroit le plus sensible ; il avoit eu la hardiesse de lui faire sentir la disproportion de son âge avec celui de Dreux ; aussi la laissa-t'il remplie d'indignation , & outrée de le trouver plus clairvoyant

qu'il n'avoit accoutumé de le paroître.

Dès ce moment , la Duchesse forma la résolution de se débarrasser d'un homme qui avoit pris trop de droit sur elle : sur le champ elle en conçut le moyen.

Le Comte de Dreux arriva dans l'instant qu'elle étoit agitée de ces differens mouvemens , le trouble de son ame étoit peint sur son visage. J'ai mal pris mon tems , Madame , lui dit-il , pour vous faire ma cour. Tout autre que vous l'auroit mal choisi , lui répondit - elle ; mais comme vous êtes la cause du trouble où vous me

de la Cour de Henri II. 159

voyez, vous pouvez en être le témoin : vous pouvez même deviner ce que le jaloux Brissac a plutôt vû que vous.

Quoi, Madame, lui dit le Comte, ferois-je assez heureux pour mériter sa haine ?

Oùi, répliqua Diane. Qu'entens-je, s'écria Dreux en tombant à ses genoux ! Quoi ! . . .

Oùi, Comte, je vous aime, reprit la Duchesse : ma seule ambition aujourd'hui est de vous voir uniquement occupé à mériter ma tendresse, & le soin que je veux prendre de votre élévation : je vous l'ai promis au Bal. Ce que je vais faire pour Brissac, vous fera connoître quel est le ca-

raçtere de la Duchesse de Valentinois , & comment elle use du pouvoir que l'amour lui donne sur l'esprit de son Roi.

Si mon cœur malgré moi , poursuivit-elle , trahit la tendresse de ce Prince , au moins la payai-je d'une reconnoissance à laquelle il doit des conseils , qui le portent toujours à la clémence , à la justice , à la magnanimité , & qui l'éclairent sur tout ce qui peut concourir à sa gloire.

La vanité flattée , le plaisir d'être aimé d'une femme devant qui les plus Grands devenoient petits , & l'espe-

rance d'être porté rapidement au faîte des grandeurs, firent une telle illusion au Comte de Dreux, qu'il crut être dans ce moment amoureux de la Duchesse.

Si la vivacité, la langueur, le langage tendre, le silence & l'entouffiasme peuvent persuader une femme qu'elle est aimée, la Duchesse dut se croire adorée; & le Comte heureux ne douta pas dans cet instant du triomphe de la Duchesse sur son cœur: il se flatta qu'Eléonore venoit d'en être bannie.

Diane, enivrée du plaisir de se croire aimée, auroit voulu trouver des termes qui

n'eussent jamais servi à personne , pour exprimer au Comte l'excès de sa passion. Je ne m'en cache pas , lui dit-elle , c'est à l'amour que j'ai eu pour Brissac , qu'il doit sa faveur ; & ce sera à vous qu'il devra ce qui lui reste à désirer , pour remplir son ambition. Oüi , je vais l'éloigner avec assez d'avantage pour le consoler du vol que vous lui faites. Je dois ce sacrifice à la délicatesse de mes sentimens.

Jean Caracciol Prince de Melfe , étoit Gouverneur du Piedmont. Le Roi le rappela. Mais ce Général revenant en France, mourut à Suze. Le

Roi l'avoit fait Maréchal de France, dignité dont le nombre, en ce tems-là, étoit fixé à quatre. Henri n'avoit encore disposé en faveur de personne, ni du Gouvernement, ni du Bâton. La Duchesse obtint l'un & l'autre pour le Comte de Brissac, qui déjà lui étoit redevable de la Charge de Grand Maître de l'Artillerie.

Depuis l'emportement de Brissac avec la Duchesse, il n'avoit osé reparoître chez elle; il se reprochoit les choses vives qui lui étoient échappées. Il connoissoit Diane généreuse, jalouse de l'amitié des Grands, aimant à s'en-

tendre louer sur sa beauté & sur l'usage qu'elle faisoit de son crédit; mais fière & capable de se porter aux dernières extrémités, quand elle se croyoit offensée.

Le Comte de Brissac étoit sans espérance de la ramener, il craignoit au contraire de payer son imprudent emportement par une disgrâce, & peut-être éclatante.

Il étoit livré à ces réflexions, lorsqu'on vint lui dire que la Duchesse le prioit de venir sur le champ chez elle. Il y alla en tremblant, persuadé qu'elle alloit, au nom de Henri, lui porter un coup mortel.

de la Cour de Henri II. 165

La vengeance qui peut seule flatter une ame élevée & magnanime , dit la Duchesse à Brissac , est de faire du bien à qui nous a offensés. Le Prince de Melfe est mort, vous le sçavez. Vos vûes ambitieuses , à qui mes bontés ont donné carrière, n'alloient pas encore jusqu'à esperer de succéder au Prince de Melfe dans les Dignités qu'il possédoit. Vous les avez cependant, je les ai obtenues pour vous. Oüi , le Roi vous a nommé hier Maréchal de France , il vous a donné le Gouvernement du Piémont. Soyez aussi reconnoissant que je suis généreuse.

Le Comte de Brissac , dont l'ame étoit troublée , étonné & saisi par le passage subit de la crainte à la joie , répondit mieux que s'il y avoit bien pensé. Je partagerai, Madame, lui dit-il, entre vous & le Comte de Dreux , la reconnoissance que je vous dois.

Diane , loin d'être blessée de ce discours , en fut flattée. La pâleur de Brissac , sa voix mal assurée , l'émotion que lui causoit ce qu'elle venoit de lui apprendre , tout fut mis par la Duchesse au profit de sa vanité. Elle pensa que toujours prévenu pour elle de la même passion , il sen-

toit moins le plaisir de se voir élever aux suprêmes honneurs , que la douleur de la perdre. Enfin elle lui sçut gré des mouvemens de jalousie qu'il lui laissoit appercevoir dans l'instant même , où son ame devoit être enivrée de la joie la plus vive.

Allez remercier le Roi , lui dit-elle d'un air carressant , & en lui tendant la main , qu'il fera tendrement, en la lui baissant , mais sans proferer une parole. Allez , ajouta-t'elle , recevoir les ordres de Henri , & comptez que le Maréchal de Brissac , de qui j'excuse l'emportement , sera toujours cher à la Du-

chesse de Valentinois.

Le Maréchal s'inclina respectueusement, & sortit. Revenu à lui-même, au comble de ses vœux & des grandeurs, il fut chez le Roi. Ce Prince lui ordonna de partir incessamment pour arriver promptement en Piémont, où la présence d'un Gouverneur étoit nécessaire.

Deux jours après le Maréchal quitta la Cour, remerciant en lui-même la Duchesse d'une infidélité, à qui son ambition étoit si redevable.

C'étoit avec une vive impatience que Diane attendoit le Comte de Dreux; elle lui
avoit

de la Cour de Henri II. 169
avoit dit la veille , qu'elle
auroit le lendemain une nou-
velle intéressante à lui ap-
prendre. Il arriva. Cher Com-
te , lui dit-elle , Brissac à pré-
sent sera vainement jaloux ;
je viens de me débarrasser
de lui ; il est Maréchal de
France , & Gouverneur de
Piedmont. Quand me serez-
vous infidèle , dit en souriant
Dreux ? Le désireriez - vous
déjà , repartit la Duchesse
avec un air peu satisfait de la
plaisanterie ? En ce cas , vous
ne mériteriez pas que je me
servisse du même expédient
pour me défaire de vous.
Comte , ajouta-t'elle tendre-
ment , je mourrois de dou-

leur , si vous étiez ingrat.

Pourrois-je jamais l'être , reprit Dreux , en tombant à ses genoux ? Pourrois-je ne pas payer toute votre tendresse par une aussi délicate ? Oüi , vous sçavez rendre aussi constant que passionné. Un Roi charmant , sans cesse à vos pieds , & le Maréchal de Brissac , aussi aimable que tendre , vous sont les garands du pouvoir de vos charmes & de mon amour.

La Duchesse enchantée de la vivacité & des protestations d'un amant , qu'elle trouvoit à chaque instant plus digne de sa tendresse , lui dit. Cher Comte, aimons-

nous avec autant de fidélité que de délicatesse. Ne soyons plus occupés qu'à nous prévenir & à nous plaire : méritons réciproquement notre confiance : surtout, garantissons - nous du moindre mouvement de jalousie , -il empoisonneroit notre bonheur ; il faut peu de chose pour l'exciter , & il faut beaucoup pour le détruire.

Je vous conjure donc d'avoir assez d'attention sur votre conduite , pour m'épargner le plus léger soupçon : plus vous êtes fait pour plaire, moins je puis être tranquille : méritez enfin que , sans inquiétude , je puisse n'être oc-

cupée que du plaisir de me croire aimée , & du soin de vous élever encore plus haut que je n'ai élevé le Maréchal de Brissac , qu'une passion soutenue en a rendu digne.

Le Marquis de Morainville étoit tombé malade peu de tems après son arrivée. Pendant le cours de sa maladie , il se nourrissoit de la douce pensée que son fils , charmé de la Comtesse de Créqui , y étoit tendrement attaché. Il étoit moins ennuyé de ses maux , que du retardement qu'ils apportent à son impatience , pour être instruit des sentimens de la Comtesse : il croyoit s'être

apperçu qu'elle regardoit le Comte de Dreux avec prédilection : il se flattoit que l'amour avoit tout disposé pour lui procurer le plaisir de l'appeller bientôt sa fille.

Après plus d'un mois de maladie, le Marquis de Morainville commença à être en état de recevoir compagnie. Il écrivit à Madame de Créqui, il la prioit de ne pas refuser à un oncle qui lui étoit si tendrement attaché, de venir passer tout un jour avec lui. Elle y consentit.

Cette jeune Veuve, aussi sensée qu'aimable, s'étoit fait en revenant à la Cour après la mort du Comte de Créqui,

un projet de conduite , dont elle ne s'écartoit pas. Cette jeunesse brillante , légère , avantageuse , qui par ses manières aisées , familières , ses airs indiscrets , ses discours peu mesurés , rend au moins équivoque la réputation d'une femme , n'étoit pas admise chez Madame de Créqui ; elle la craignoit , & en voyoit tout le ridicule. Elle disoit qu'on ne pouvoit gagner avec elle , que de l'étourderie & de la présomption. Elle ajoûtoit , que c'étoit avec ceux qui étoient venus au monde vingt ans , trente ans avant elle , qu'elle pouvoit s'accoutûmer à penser juste ,

à réfléchir , & à agir conséquemment : que c'étoit leur commerce qui devoit l'instruire de ce qu'on doit aux autres & à soi-même ; lui donner des lumières & des leçons de conduite qui forçassent le médifant & même le libertin à la respecter. Avec ces principes , on peut bien penser que la Comtesse de Créqui ne voyoit que des personnes graves & d'un mérite reconnu.

Les premiers empressements du Comte de Dreux pour Madame de Créqui , s'étoient convertis en visites peu fréquentes. Il fut embarrassé , quand son pere lui an-

nonça que sans importuns il passeroit une partie du lendemain avec son aimable & chere cousine. Elle vint.

Le Comte de Dreux prit son parti en homme du monde ; il alla au-devant de Madame de Créqui , mais il la reçut avec plus de marque de respect que de joye. Le Marquis de Morainville , qui examinoit son fils & la Comtesse , fut peu satisfait de leur maintien : il crut s'appercevoir qu'ils étoient embarrassés & contraints. En effet , quand leurs yeux se rencontroient , le Comte baissoit les siens, & la Comtesse rougissoit.

Les dignités dont venoit d'être comblé Brissac , faisoient le sujet de toutes les conversations ; le Bâton de Maréchal de France n'étonnoit personne ; mais le Gouvernement de Piedmont caufoit la surprise de toute la Cour. La Duchesse de Valentinois, en le lui faisant donner, éloignoit un amant qu'on croyoit toujours aimé.

Le Marquis de Morainville loua Diane d'avoir pû se sacrifier , pour prouver à Brissac qu'elle sçavoit préférer l'ambition de l'objet qu'elle aimoit , au plaisir de le voir. Le Maréchal de Brissac , dit la Comtesse de Créqui , ne

plaît plus à Diane , parce qu'un autre lui plaît davantage ; elle l'en a instruit en récompensant des services qui lui ont bien acquis ce qu'elle a obtenu pour lui. Le Comte de Dreux rougit à ce discours , qui frappa le Marquis de Morainville. Il frémit à la pensée , que c'étoit peut-être à son fils , que le Maréchal de Brissac devoit ce que Diane venoit de faire pour lui.

Après le dîner , Madame de Créqui voulut voir le cabinet du Marquis de Morainville , qui étoit rempli de curiosités , surtout de Médailles aussi belles que rares.

En les admirant , elle dit :
Je suis certaine que cette pié-
ce de votre appartement , est
celle où mon cousin se plaît
davantage : il a du goût pour
les antiques , il aime ce qu'on
trouvoit beau avant qu'il fût
né. Ce discours jetté , le trou-
ble qu'il causa au Comte de
Dreux , ne laisserent plus de
doute au Marquis de Mo-
rainville. Son fils déconcerté
de la plaisanterie , craignant
d'en avoir encore à essuyer ,
& ne pouvant plus soutenir
la présence de Madame de
Créqui , lui demanda , sous
un prétexte spécieux , la per-
mission de la quitter.

Le Marquis de Morainville

n'arrêta pas son fils. Il avoit une impatience extrême d'éclaircir les soupçons, que la Comtesse venoit de faire naître dans son esprit. Dès la première question qu'il lui fit, elle lui répondit. Je vois que votre maladie vous a laissé ignorer que l'amour a parlé à la Duchesse de Valentinois en faveur du Comte de Dreux, au moment même où il a paru à la Cour. Plus jeune que Brissac, elle l'a trouvé digne de la rendre infidelle : c'est à cette infidélité à qui le Maréchal doit son élévation ; je pense qu'il n'en veut point de mal à votre fils. Si mon cousin peut allier

la prudence avec l'amour ,
s'il se conduit avec autant de
sagesse que son Prédécesseur ,
son ambition pourra bientôt
être satisfaite.

Que deviennent mes pro-
jets , s'écria le Marquis de
Morainville , pénétré de dou-
leur ? Ah ! ma chere nièce ,
ajouta-t'il , ayant senti dans
le ton de la Comtesse qu'elle
aimoit Dreux , & combien
elle étoit blessée de se voir
preferer Diane , que je suis
affligé ! Quelle douceur pour
ma vieillesse me vole l'égare-
ment de mon fils ! J'espérois
de le rendre le plus heureux
de tous les hommes. Je l'en-
croyois digne , repartit Ma-

dame de Créqui, & j'y aurois contribué avec plaisir. Ah ! ma nièce, n'en dites pas davantage, reprit le Marquis de Morainville en l'embrassant, vous me percez le cœur. Il vit dans ce moment les yeux de Madame de Créqui mouillés de larmes qu'elle vouloit envain retenir.

Malgré les efforts du Comte de Dreux pour aimer la Duchesse, dont il avoit tous les jours occasion d'admirer la grandeur d'ame & la générosité, malgré les charmes qu'il lui trouvoit encore, & le désir ardent qu'il avoit de l'aimer ; il ne fut pas long-tems à sentir, que plus Dia-

ne montroit d'amour pour lui , plus il étoit éloigné d'en prendre pour elle ; & l'opiniâtre souvenir d'une sœur trop charmante à ses yeux , lui rendoit insensiblement Diane insupportable. La tendresse qu'elle lui marquoit , ne servoit qu'à lui développer celle qu'il auroit voulu se déguiser à lui-même. Il étoit désespéré du peu de succès d'un engagement , dont il avoit présumé le retour de sa raison. Il se reprochoit amèrement de s'être laissé aller aux mouvemens de vanité , qui l'avoient entraîné vers la Duchesse.

La Duchesse de son côté

commençoit à ne plus le trouver le même. Elle étoit trop tendre & trop habile pour s'y tromper. Aux reproches doux qui lui échapoient, il n'avoit rien de satisfaisant à lui répondre , du moins , avec cet air naturel & empressé, qui sçait si bien persuader ; son esprit ne lui étoit plus d'aucune ressource ; & cette vivacité aimable , qui autrefois charmoit Diane , avoit disparu : il étoit dans cette situation , lorsque son pere lui tint ce discours.

Je ne vous demande pas un aveu , mon fils , je veux seulement vous donner des avis & des conseils , puissiez-

vous en profiter. L'expérience que je dois à mes années, m'a acquis de la pénétration. La Duchesse de Valentinois vous aime, je ne vous l'apprens pas ; elle vous l'a dit avant moi. Mais avez-vous bien réfléchi sur le danger d'être le rival de votre Roi ? Vous êtes-vous promis assez de prudence, pour espérer de ne point faire naître de jalousie à un rival, qui est votre Maître ? De combien de repentirs feroit suivie votre témérité ? L'ambition qui vous l'a inspirée plus que l'amour, j'en suis certain, feroit alors arrêtée dans ses projets ; vous n'auriez plus

rien à espérer de ce que vous deviez attendre de votre naissance, sans le secours de la Duchesse. Une disgrâce éclatante vous plongeroit dans l'oubli.

Cette ambition aussi imprudente qu'impatiente, renverse le sage projet que j'avois formé de vous rendre possesseur de l'estimable Comtesse de Créqui. Le tems vous auroit mené, sans risque, à tout ce que peut faire pour vous la Duchesse de Valentinois.

La faute est faite, vous avez cherché à lui plaire, & vous lui avez plû. Que je crains les suites de cet engagement ! Si l'habileté de

Diane me rassure , à l'égard du Roi , j'ai d'autres sujets encore de crainte. Votre âge, celui de Diane , me font douter que vous répondiez à sa tendresse ; si votre cœur n'est pas touché en sa faveur , je doute que vous ayez encore acquis cette souplesse capable de l'abuser assez long-tems , pour rendre utile à votre fortune son égarement. Elle a aimé , elle a été aimée. Elle a trompé , elle a été trompée ; ses connoissances en amour sont étendues. Au moins , mon fils , vous avez un avantage, votre cœur est libre.

Cet avantage doit vous

procurer celui d'avoir sans effort la conduite & le maintien d'un homme touché des charmes de la Duchesse, sans paroître cependant trop passionné. Quand on ne l'est pas, ce rôle est trop difficile à soutenir.

Une femme qui n'est plus dans sa brillante jeunesse, ou est raisonnable, ou bien elle aime avec excès. Quelle que soit son illusion sur sa beauté, la défiance marche toujours du même pas avec son amour, & cette défiance la rend aisément inquiète. Gardez-vous de faire aller la Duchesse de l'inquiétude à la jalousie. Gardez-vous encore

de la Cour de Henri II. 189
plus d'en faire naître à Henri ; votre perte seroit certaine.

Tous les momens que vous ne donnerez pas à la Duchesse , poursuit le sage Morainville , employez-les à vous rendre agréable à Henri : il vous marque déjà de l'estime & de l'amitié ; qu'il puisse croire que vous ne devrez qu'à lui , ce que la Duchesse obtiendra pour vous. Allez , mon fils , je ne vous demande ni réponse , ni confidence ; souvenez-vous seulement de tout ce que vient de vous dire le plus solide & le plus tendre ami que vous ayez.

Les réflexions que le Marquis de Morainville donnoit occasion de faire à son fils , en lui inspirant de la crainte pour l'avenir , firent sur lui une impression vive. Il ne pouvoit plus se déguiser sa passion pour Eléonore , ni que cette passion irritée encore par la contrainte , où le mettoit celle de Diane , le menoit malgré lui jusqu'à sentir de l'éloignement pour elle. Ses vains efforts pour vaincre tous les mouvemens qu'il désapprouvoit , étoient au-dessus de ses forces. Que de craintes ! Que de regrets son pere avoit excités dans son amè ! La cruelle nécessité

de paroître aux yeux de Diane , digne de sa tendresse , le repentir de s'être trop légèrement engagé , les remords enfin qui le déchiroient , tout le jetta dans une tristesse qui le rendit bientôt méconnoissable.

Le Marquis de Morainville ne tarda pas à s'appercevoir du changement qui étoit en son fils ; il en conçut une vive inquiétude , il comprit qu'il manquoit d'amour pour la Duchesse , & il craignit qu'il n'en eût pris pour une autre. Mon fils , lui dit-il un jour , lorsque vous avez paru à la Cour , si vous aviez été tel que vous êtes aujourd'hui,

je doute que vous eussiez séduit le cœur de Diane. Votre mélancolie décele ce qui se passe dans le vôtre : il n'est ni à vous , ni à elle. Parlez-moi sans détour ; c'est un ami compatissant , qui vous demande votre confiance. Pour l'amour de vous-même ne me la refusez pas. Je le vois, vous avez besoin d'être secouru de mes conseils. Etes-vous infidèle à Diane , ou Diane vous l'est-elle ?

Diane ne m'aime que trop tendrement , répondit le Comte de Dreux. Ah ! mon fils , vous êtes perdu , s'écria le Marquis de Morainville : Vous aimez , & ce n'est pas
la

la Duchesse ! Non, mon pere, reprit le Comte , ne craignez rien. Je manque d'amour , il est vrai , pour Diane ; mais aucun objet à la Cour ne m'en a inspiré , j'ose même vous assûrer que mon cœur y restera libre. Diane n'a à se plaindre que d'une indifférence que je lui cache mal , & qui m'attire des plaintes & des reproches , dont j'avouë que je suis fatigué.

Si votre indifférence , reprit le sage Morainville , n'est pas l'effet d'une passion secrète , je ne crains rien ; au contraire , elle vous vaudra une prudence qui ne marche gueres avec l'amour. Une femme

reste long - tems vis - à - vis de son amant , quoique peu empressé , quand il ne lui préfere rien : ce n'est jamais un indifférent qu'on punit , c'est un perfide. Si vous l'êtes, tremblez. Plus Diane vous aime , plus elle fera à redouter , si vous la trompez. Ah ! mon pere , dit le Comte , que ma tendresse pour vous me fait sentir vivement le prix de la vôtre , & des inquiétudes qu'elle vous cause ! Calmez-les : non , vous n'avez rien à craindre de ma conduite à la Cour , je n'y suis point amoureux , je n'y commettrai point d'imprudence.

Le Comte de Dreux étoit

aussi affligé qu'humilié du peu de pouvoir qu'il avoit sur lui-même ! Les sages discours de son pere , & son état intérieur , lui montroient sa perte certaine , & peut-être prochaine ; il sentoit qu'il ne pourroit pas long-tems se contraindre. L'amour pour le tourmenter , & lui rendre Diane plus insupportable , devenoit tous les jours plus violent dans le cœur de cette Maîtresse trop passionnée , & dans le sien pour Eléonore. Les lettres qu'il recevoit de ses sœurs , lui portoient toujours de nouvelles atteintes , & détruisoient dans un moment l'ouvrage de sa raison.

C'étoit dans ces instans , que la passion de la Duchesse exprimée trop tendrement , lui paroissoit odieuse. Malgré lui , son imagination faisoit sans cesse la comparaison de Diane avec Eléonore. Que Diane y perdoit !

Combattu entre la crainte qu'un mot ne décélât sa faiblesse à Eléonore , & le désir de répondre à cette sœur trop chérie, le Comte presque tous les jours prenoit & rejettoit la plume , écrivoit & déchiroit ce qu'il avoit écrit. Il éprouvoit cette situation , lorsque le Marquis de Vatteville vint lui dire qu'il alloit partir pour la Normandie. Ah ! Comte ,

dit Vatteville , je vais voir Mademoiselle de Dreux ! Puissai-je par ma tendresse la rendre aussi sensible , que je la trouve belle !

Que vous êtes heureux , mon cher Vatteville, dit douloureusement Dreux ! Vous quittez un lieu qui vous laisse en désirer un autre ; vous allez où vous désirez d'être ; vous aimez avec l'espoir de voir combler vos souhaits. Que vous êtes heureux ! Les vôtres ne sont-ils pas satisfaits , lui repartit Vatteville ? La Duchesse de Valentinois vous laisse-t'elle quelque chose à désirer ? De l'aimer , répondit Dreux ; la vanité &

l'ambition m'ont trompé, & me rendent la victime de mon erreur.

Il ne doit pas vous en coûter beaucoup pour paroître rendre, répliqua Vatteville, si, comme je le crois, vous n'aimez rien : la Duchesse est encore aimable, son esprit est solide & brillant. L'esprit est une grande ressource pour faire illusion sur ce que la figure ou le manque de jeunesse, peuvent laisser à désirer. Il fait plus, il fait disparoître les défauts, il se sert du bandeau de l'amour pour les cacher. Je le sçais.

Le premier objet qui m'a fait sentir le charme d'aimer,

étoit, ainsi que la Duchesse, sur son retour. Son esprit me fit rechercher son amitié. Je crus que j'aurois à apprendre & à profiter avec elle. C'étoit une femme qui avoit eu des passions, mais qui s'étoit toujours assez respectée pour aller la tête levée. Sans songer à lui plaire, sans soupçonner que j'en deviendrois amoureux, nous nous trouvâmes l'un pour l'autre une tendresse vive. Je me sçaurai gré toute ma vie de ce premier choix, il m'a sauvé des égaremens de la jeunesse, il a meuri mon esprit, je lui dois enfin le peu que je vaux.

Tandis que Vatteville par-

loit , Dreux étoit absorbé dans ses pensées. Que voulez-vous mander à Brestot, poursuivit Vatteville ? Assurez Elisabeth & Eléonore , reprit le Comte , de toute mon amitié. Dites à Eléonore. Mais non , je n'ai rien à lui faire dire de plus particulier qu'à Elisabeth. Partez , mon cher Vatteville , ajouta-t'il. Craignez surtout de laisser entrevoir à votre oncle le vrai motif du plaisir que vous trouverez à rester auprès de lui. Craignez toujours que l'amour ne vous rende imprudent. Vous connoissez votre oncle , vous connoissez mon pere , leur amitié , leur ca-

raçtere sont décidés, vous & ma sœur en seriez les victimes.

Que n'êtes-vous à Brestot, dit Vatteville! vous me seriez un prétexte pour y faire de fréquens séjours. Vous m'y verrez peut-être bientôt, repartit Dreux. L'amour de la Duchesse, auquel je ne sçaurois répondre qu'avec une indolence qui commence à la blesser, & le désir que je sens de me soustraire à la pénible contrainte où je suis livré, me chasseront de la Cour.

Vous m'étonnez, reprit Vatteville, car Diane est bien encore capable de plaire :

Henri en est la preuve , ce Prince l'adore , & si vous n'aimez rien , vous devez au moins en être aimé avec plaisir. J'en conviens , répondit Dreux , j'avouë mon injustice , cessez de me la reprocher. Embrassez-moi , partez , & aimez toujours un ami malheureux , qui désire de vous voir plus fortuné que lui. En achevant ces mots , les yeux du Comte de Dreux se mouillèrent , & le Marquis de Vatreville attendri , le quitta sans parler.

Quels efforts ! quelle contrainte me suis-je fait , pour ne pas laisser échapper mon funeste secret , s'écria Dreux ,

dès qu'il fut seul. C'eût été pour moi une douceur extrême de le déposer dans le sein de Vatteville. Mais je l'aurois vû rougir de honte de mon égarement. Non , je dois me condamner à un silence éternel. De quel secours cependant me feroit un ami qui, m'épargnant les reproches que mérite ma faiblesse , m'aideroit à la surmonter ?

Un jour que Mesdemoiselles de Dreux se promenoient ensemble dans le Parc , Elisabeth parlant de Vatteville , Eléonore vantant avec vivacité tout ce qu'elle admiroit dans le Comte de

Dreux , elles furent interrompues par l'arrivée non attendue du Marquis de Vatteville.

Le trouble intérieur d'Elisabeth fut marqué par la rougeur qui lui monta au visage , & par un air embarrassé. Eléonore au contraire eut cet air ouvert , aisé & satisfait, que laisse la présence des personnes pour qui on n'est prévenu que d'estime & d'amitié. Vatteville sentit ces deux différentes nuances , il en fut enchanté : il se flatta dans ce moment d'avoir touché le cœur de Mademoiselle de Dreux. Cette voluptueuse idée , & la passion qui

en redoubloit encore , lui causerent à son tour une émotion & une timidité qui ne lui laisserent pas la facilité ordinaire à s'exprimer.

Ce que Vatteville avoit remarqué dans Elifabeth, Elifabeth le remarqua en lui avec la même satisfaction. Dites-moi des nouvelles de mon frere , s'écria d'abord Eléonore. Que fait-il à la Cour ? S'y amuse-t'il ? Y réussit-il bien ? Le Roi a-t'il de la bonté pour lui ? Y pense-t'il à nous ?

Ces différentes questions donnerent le tems à Vatteville & à Elifabeth de se remettre. Alors Vatteville ré-

pondit tout ce qui pouvoit flatter & satisfaire Eléonore.

C'étoit le matin que Vatteville arriva à Brestot. Il devoit en repartir le soir : il s'occupa tout le jour à chercher un moment favorable pour entretenir Mademoiselle de Dreux , il le trouva.

Que mon attachement pour mon oncle a de forts liens , lui dit-il. C'est à lui à qui je dois le bonheur de vous avoir vûë , & c'est à son amitié , qui me rappelle auprès de lui , que je suis redevable du plaisir dont je jouis dans cet instant. Cependant malgré ma reconnoissance pour

ses bontés , malgré le désir que je sens de n'en être pas indigne , je vous le confie , Mademoiselle , jamais je n'épouserai sa fille ; & si je suis condamné au malheur de vous voir obéir à un pere , en acceptant de lui un époux , mon juste désespoir. . . Dans ce moment Eléonore parut. Elisabeth , en la voyant , sentit un secret dépit qui fut apperçû de Vatteville. Il partit le soir rempli d'espérance , & content d'avoir déclaré sa passion à Mademoiselle de Dreux.

Le Marquis de Vatteville alloit souvent à Brestot de l'aveu de son oncle. Préve-

nu d'estime pour son neveu ,
il n'avoit aucune inquiétude.

Un jour il trouva seule
Mademoiselle de Dreux dans
une gallerie , où elle s'amu-
soit à regarder des Cartes ,
des Sphères , des Globes.
Elle parut interdite en le
voyant. Je crois , Mademoi-
selle , lui dit-il , n'être pas
indiscret en vous interrom-
pant dans cette occupation.
On peut être deux à exami-
ner le ciel & la terre. Mais
on parcourroit en vain l'U-
nivers pour y trouver une
personne aussi parfaite que
vous , & un homme aussi
passionné que moi.

Ne me refusez pas , pour-

suivit Vatteville , la douceur extrême de vous entendre me dire que vous êtes persuadée que je vous adore. Je ne suis pas née injuste , répondit Mademoiselle de Dreux, en souriant. Ajoûtez , reprit vivement Vatteville , que vous n'êtes pas ingrate. C'est un vice que j'abhorre , répliqua-t'elle, en rougissant. Je suis au comble de mes vœux , s'écria Vatteville , en tombant à ses genoux. Je posséderai Mademoiselle de Dreux sensible à ma tendresse. Son caractère & mon amour m'en font les garands.

Vous vous en flattez bien

légerement , lui dit Mademoiselle de Dreux avec un regard charmant , & en le faisant relever. Comment résisterez-vous à un pere , à un oncle , qui , comme aîné de sa Maison , en possède les plus grands biens ? Tous deux veulent les réunir , en vous faisant épouser Mademoiselle de Vatteville. Songez-vous qu'une autre alliance lui feroit transporter tous ces mêmes biens dans une famille étrangere. Tout vous ordonne d'immoler l'amour à votre ambition , à votre fortune & à la volonté d'un pere.

C'est de vous , Mademoi-

felle , s'écria Vatteville , que je reçois ce conseil. Vous me pénétrez de la plus vive douleur. Quoi ! vous ne voulez voir que les difficultés ? Mon oncle est-il immortel ? Sa fille est-elle encore en âge d'être mariée ? N'ai-je pas pour moi le tems & les événemens ? Que je vois d'obstacles à vaincre, dit tendrement Mademoiselle de Dreux ! Je ne sçais si c'est que je crains encore plus que vous, de ne pouvoir en triompher ; mais ils me font trembler , je n'ose les envisager , & je ne puis les perdre de vûe.

Que cet entretien eut de

charmes pour ces deux tendres amans ! Vatteville venoit d'arracher l'aveu de la tendresse qu'il se flattoit d'avoir inspiré à Elisabeth , & Elisabeth venoit de laisser échapper cet aveu si doux , qu'on refuse avec tant de peine , & qu'on fait avec tant de plaisir.

Mademoiselle de Dreux , en quittant le Marquis de Vatteville , alla chercher Mademoiselle de Morainville. Ah ! ma sœur , lui dit-elle en l'embrassant , quel charme ! quelle satisfaction ! quelle douceur d'avoüer qu'on aime , à ce qu'on aime ! Je viens de goûter ce

plaisir. Vatteville vient de m'arracher mon secret. Que je lui en sçais de gré ! Que je suis à présent à mon aise ! Je ferai à lui, ma sœur, il me l'a juré, & je vous jure, comme je viens de lui jurer, que je ne ferai jamais à un autre.

Depuis que Mademoiselle de Dreux avoit avoué sa tendresse au Marquis de Vatteville, souvent elle lui facilitoit les occasions de l'entretenir. Un jour qu'il jouïssoit de ce plaisir, il la pria de lui montrer la boëte où étoit peint le Comte son frere, entre elle & Eléonore. Vous me promettez au moins

de me la rendre , lui dit-elle , en la lui présentant. Vous pensez donc , charmante Elisabeth , répliqua-t'il , que ce feroit pour moi une douceur extrême d'être possesseur de votre portrait ? Je le pense , si je crois votre amour sincere , répondit-elle , en souriant. Mais malgré le charme attaché à cette possession, je ne vous fais pas l'injustice de soupçonner seulement , que vous espériez l'obtenir de moi.

Si je pouvois l'avoir sans votre aveu , lui demanda Vatteville , votre délicate vertu en feroit-elle blessée ? Votre proposition est embar-

raissante , repartit Elisabeth ,
je ne puis la résoudre. Mais ,
reprit Vatteville , si je l'avois !
Si ma passion me faisoit sen-
tir qu'il me manque , pour
jouir pleinement de ce plai-
sir , de vous voir satisfaite
de ce que j'aurois imaginé
pour en devenir possesseur ,
refuseriez-vous votre consen-
tement à la supercherie que
le plus tendre amour m'au-
roit suggérée ? Vous m'en
demandez beaucoup , répon-
dit-elle ; je sçais ce que je
devrois faire , mais je ne sçais
ce que je ferois. L'amour me
le dit pour vous , reprit Vat-
teville , en lui montrant son
portrait. Oüi , il va me ren-

dre le plus fortuné des hommes , en obtenant de vous de m'en voir possesseur de votre aveu.

Mademoiselle de Dreux , aussi surprise que flattée de cette délicate preuve de la passion de son amant , & pénétrée dans ce moment de la sienne , lui dit : Je serois de bien mauvaise foi , si je vous faisois un crime de cette supercherie. Je suis aussi coupable que vous , ajouta-t'elle , en lui présentant une boîte où Vatteville se reconnut. Ah ! charmante Elisabeth , s'écria-t'il , comment exprimer les transports de mon ame !

Votre

Votre joye se communique , reprit-elle ; car dans ce moment j'en ressens une pareille. Mais , dites-moi , comment êtes-vous parvenu à avoir mon portrait ? Vous n'avez pu , comme moi , satisfaire secrettement votre envie. Est - ce mon frere ? Oüi , repartit Vatteville. Mon frere , s'écria - t'elle ! mon frere ! Oüi , votre frere , oüi , je lui suis redevable de ce bonheur. Alors Vatteville lui raconta la ruse dont il s'étoit servi.

Mademoiselle de Dreux & le Marquis de Vatteville , tous deux instruits de leurs sentimens , tous deux sûrs de

leur réciproque tendresse , tous deux résolus de s'aimer toute leur vie , ayant quelquefois la liberté de se le jurer , sont plus heureux à Bres-tot , que le Comte de Dreux & la Duchesse de Valentinois ne le sont au milieu des plaisirs à la Cour de Henri.

L'amour rend également ou aveugle , ou clairvoyant : par ton de la confiance , on ne voit rien : par ton de la défiance , rien n'échappe. La situation du Comte de Dreux , n'avoit pas tardé à le trahir aux yeux pénétrans de la Duchesse , dont l'amour augmentoit avec les inquiétudes. Elle devint triste & rêveuse.

Elle sentoît ce changement en elle, & voyoit avec autant de dépit, que de douleur, le Comte ne pas seulement le remarquer. Elle lui laissa voir des soupçons, elle lui reprocha une indifférence qui déceloit un infidèle ; enfin elle se laissa aller à des mouvemens de jalousie, mais qui n'avoit aucun objet déterminé.

La maniere dont Dreux se justifioit, étoit peu propre à la rassûrer. En effet, une femme qui se plaint, qui gémit, est peu contente d'un homme qui en se promenant dans une chambre, avec un air rêveur & embarrassé, dit

froidement : Vous êtes folle, quel caprice ! De quoi vous plaignez-vous ? Surquoi jugez-vous que je suis infidèle ? Ma conduite n'est - elle pas toujours la même ? Manquai-je un jour à vous voir ? Donnai-je des soins à quelqu'autre ? Pourquoi donc ces inquiétudes ? En vérité , c'est être trop injuste.

Non , ce n'est-là ni le ton , ni les phrases de l'amant qui aime. L'amour empressé à se justifier , parle un autre langage. La Duchesse s'y connoissoit , aussi passa - t'elle bientôt des plaintes douces à l'aigreur , & de l'incertitude de n'être pas aimée , aux

soupçons que le Comte s'étoit laissé charmer par un nouvel objet. Dès ce moment, elle prit des mesures pour être instruite tous les jours de la moindre de ses démarches.

La vie du Comte de Dreux étoit bien unie. Il faisoit sa cour assidûment au Roi ; & quand ce Prince étoit chez Diane, il alloit chez la Reine. Cette Princesse lui témoignoit une bonté particulière ; l'esprit du Comte , sa conversation lui plaisoient ; elle paroissoit toujours amusée , quand il étoit chez elle.

Le Comte qui vouloit au moins épargner à la Duches-

se les inquiétudes qui la tourmentotent , s'étoit restraint à ne remplir que ses devoirs. Il s'étoit d'abord condamné à n'aller chez aucune femme aimable , ni de la Cour , ni de la Ville. Sa circonspection & son air réservé , bleissoient même celles , qui le trouvant digne de devenir heureux , auroient souhaité l'hommage de son cœur. Le tems qu'il n'employoit pas à faire sa cour , il le donnoit avec plaisir aux personnes graves & en place. Ce choix sage & cette conduite mesurée qui charmoit le Marquis de Morainville, désespéroit la Duchesse. Elle ne sçavoit où fixer ses soupçons jaloux.

J'ai cependant une rivale ,
disoit-elle. Où la voit-il ? Où
se cache-t'elle ? Car enfin s'il
ne m'aime pas , il en aime
une autre. Non , un cœur
libre ne sçauroit se refuser à
tout l'amour que j'ai pour
l'ingrat. S'il n'aime rien , j'en
dois être encore plus offen-
sée , que je ne le ferois de le
découvrir infidèle. S'il n'aime
rien , quel cruel avis me don-
ne son indifférence ! Elle
m'apprend que je ne dois
plus espérer de plaire. Cepen-
dant Henri , Henri jeune ,
Henri aimable , Henri le pre-
mier Roi du monde , Henri
à qui sa Cour présente tous
les jours des objets char-

mans, empressés à lui plaire, est encore amant à mes genoux.

La Duchesse oublioit de se dire, que s'il étoit possible à une femme habile & sur son retour, de conserver sa conquête en perdant le brillant de ses attraits, il lui est bien difficile d'en faire une nouvelle. La dégradation de la figure aux yeux d'une personne qui nous voit tous les jours, se fait insensiblement, ainsi que le mouvement de l'aiguille d'une pendule. L'une tourne, l'autre vieillit, sans que celui qui les a toujours suivies de l'œil, s'en soit apperçu.

Le Comte de Dreux , tourmenté sans cesse de sa passion pour Mademoiselle de Morainville , & fatigué de celle de la Duchesse , balançoit entre le désir de fuir , & la crainte de s'attirer les justes reproches d'un pere ambitieux. Nul mouvement de jalousie n'agitoit plus la Duchesse. Elle étoit également convaincue que le Comte n'aimoit rien , & que cependant elle n'en étoit pas aimée. L'idée de ne pouvoir toucher un cœur indifférent , la désespéroit. Des reproches accompagnés de larmes , que le Comte séchoit quelquefois , elle passoit à d'autres plus vifs.

Que vous me trompez de mauvaife grace , lui difoit-elle. Ingrat ! vous ne m'aimez pas , & vous n'aimez rien. Quel outrage ! que j'en fuis offensée ! Je le fçai , ajoûtoit-elle , & j'en conviens. Non , il n'est point de femme qui ne puiſſe éprouver le caprice de l'amour , par une injuſte & biſarre préférence. Mais j'éprouve ſeule l'humiliation de laiſſer un cœur dans ſa paifible & ennuyeuſe liberté. Oüi , je préférerois à cette honte , la douleur de vous voir ſenſible pour un autre ; j'aurois au moins un objet à hair. Les efforts que le Comte ſe faiſoit , ou pour modérer ,

ou pour calmer la douleur de Diane , l'irritoient encore davantage.

Quand on n'aime pas , ou quand on n'aime plus , qu'on souffre impatiemment les reproches qu'on mérite , rien n'attendrit , tout aigrit. Un jour le Comte de Dreux , fatigué des emportemens de la Duchesse , y tomba lui-même. C'en est fait , Madame , lui dit-il , je ne sçaurois plus tenir à votre injustice , je ne vous verrai plus. Je vais en m'éloignant de la Cour , me soustraire à votre humeur inégale & capricieuse. Je vais vous épargner la vûe d'un objet que vous croyez aimer.

encore , & qui en effet vous est devenu insupportable.

Qui m'est devenu insupportable , reprit la Duchesse ! Ingrat , vous ne le pensez pas. Mais fatigué de ma tendresse , c'est une excuse que vous voulez donner à votre indifférence. Que dis - je ! Mon amour l'a convertie en haine. Moi ! vous hair , Madame , s'écria Dreux : Ah ! ne le croyez pas ! Que fais-tu donc cruel , quand je t'adore , & que tu ne sçaurois m'aimer , reprit la Duchesse ? Ne vois-je pas combien te coûtent les soins que tu me rends. Empressé avec étude , caressant avec froideur , distrait ,

embarrassé , ennuyé , tout m'instruit de mon malheur. Dans ce moment même, où ma douleur & mes larmes t'assurent de l'excès de ma passion , tu n'as rien à me dire. Je lis à regret ta confusion dans tes yeux , tu ne sçais où les porter , tu n'oses les fixer sur moi. Crains-tu de t'attendrir ? Crains-tu qu'un regard adoucisse ma peine ! Ah ! pourquoi ne sçais-tu pas mieux me tromper ?

C'étoit-là les reproches que faisoit souvent la Duchesse au Comte de Dreux , en lui paroissant toujours blessée & humiliée de ne trouver con-

tr'elle dans son cœur, qu'un éloignement insurmontable. Quelquefois honteux de ses justes plaintes, honteux de n'avoir rien à lui répondre, honteux de son maintien, déconcerté & embarrassé, le Comte la quittoit brusquement.

Dans ces instans outré contre lui-même, & désespéré de son état, il prenoit la résolution de fuir, ou de lui avouer qu'une malheureuse passion étoit le véritable obstacle qu'elle trouvoit dans son cœur. Mais le danger qu'il envisageoit à exécuter l'un ou l'autre de ces projets, l'arrêtoit.

Est-ce l'amitié fraternelle, se demandoit le Comte à lui-même , qui unie avec l'amour , rend cet amour si tendre & si opiniâtre ? Celui de Diane ne sert qu'à irriter encore ma passion. Quoi ! ni l'absence , ni le tems , ni ma raison , ni mes remords , ni l'intérêt de ma fortune , ne peuvent rien sur moi. Tout cede à mon funeste amour.

Un jour que le Comte de Dreux étoit agité de ces mouvemens , on lui rendit une lettre de la tendre & affligée Eléonore , la plus touchante qu'il eût jamais reçue. Que les reproches , qu'elle renfermoit sur son obstiné

silence, l'attendrirent ! Quelle émotion s'empara de son ame ! Son visage étoit couvert de larmes , sans qu'il s'en apperçût. Que cette lettre , en réveillant toute sa passion, appesantit le poids dont lui étoit celle de la Duchesse ! C'en est fait , s'écria-t'il , je veux me délivrer de l'importune tendresse de Diane. Je veux rompre les chaînes que la vanité & l'ambition m'ont fait rechercher , sans avoir assez consulté mon cœur. Oüi , le désir de me soustraire à cet esclavage , dont je suis tous les jours trop cruellement la victime , l'emporte sur toute autre considération.

Je lui sacrifie grandeur, intérêt & fortune.

Dans le moment , où le Comte de Dreux relisoit encore la lettre de Mademoiselle de Morainville, la Duchesse l'envoya prier de venir chez elle. Quel instant , s'écria-t'il , cette cruelle femme prend t'elle , ou pour m'accabler de reproches , ou pour me fatiguer de sa tendresse ! Il partit résolu à tout événement, de lui avoüer qu'il étoit prévenu pour un autre objet. Il se souvenoit que Diane lui avoit dit , que son amour-propre se trouveroit moins blessé d'avoir à s'en prendre à une passion malheureuse, qu'à

lui fermoit le chemin de son cœur , qu'à son indifférence.

Quel air triste & embarrassé vous apportez ici , lui dit la Duchesse ? Qui croiroit à vous voir , que vous arrivez où vous êtes toujours souhaité ? Si je vous sçavois amoureux , je vous enverrois vers l'objet de votre tendresse. Vous me faites pitié ; mais dans mon malheur , je n'ai pas la consolation que vous aimiez ailleurs . . . Eh quoi ! ce discours semble vous troubler ! . . . Que vois-je ? Vous dévorez des soupirs. Vos yeux sont prêts à répandre des larmes . . . Ah ! ce moment

m'éclaire Ce moment
me désabuse Vous ai-
mez Avouez-le . . . payez
au moins tout l'amour que
j'ai pour vous , d'une sincère
amitié.

Que ne puis-je le payer
du même amour , dit le
Comte ! Je serois aussi for-
tuné que je suis misérable.
Que de regrets , que de re-
mords il m'épargneroit !
Qu'entens-je , reprit Diane ?
Vous aimez ! Vous éprouvez
des remords ! Vous êtes misé-
rable ! Quel est dont cet objet
qui vous rend malheureux ?
Ah ! Madame , s'écria Dreux,
ne me le demandez jamais.
Mais plaignez-moi de l'obsta-

cle fatal que vous trouvez dans un cœur en proie au plus funeste amour. Oüi , la bifarrerie de mon étoile me rend la victime d'une passion qui ne peut jamais être que le tyran de ma raison , puisque j'adore un objet que je ne devois jamais que respecter ; un objet qui ignore & qui ignorera toujours une victoire qui m'en feroit détester. Ah cruel ! dit douloureusement la Duchesse , pourquoi m'avez-vous trompée ?

Je me suis trompé moi-même , répondit le Comte. Vous trouvant digne du plus tendre attachement , flatté

du succès de mes soins , j'ai crû que votre amour triompheroit dans mon cœur , de celui dont il est déchiré.

Le Comte de Dreux se tut après ces mots. La Duchesse de Valentinois , les yeux baissés & pleins de larmes , gardoit le silence. Tous deux immobiles , resterent assez long-tems en cet état. La Duchesse enfin portant ses regards sur Dreux , lui dit languissamment : Ah ! malheureux Comte , que nous sommes tous deux à plaindre ! Allez , laissez-moi seule , attendez de mes nouvelles pour me revoir. Le Comte interdit , foulagé & trem-

blant de ce qu'il venoit de dire , aussi étonné que touché de la douceur que lui montrait Diane , sortit sans lui répondre.

Malheureuse Diane ! quel coup viens-tu de recevoir , s'écria la Duchesse , dès que elle fut livrée à elle-même ! Malheureux Comte ! quel coup l'amour t'a-t'il porté ! Quel funeste trait a-t'il choisi pour te blesser ! Dans ce moment plusieurs discours du Comte , où la Duchesse avoit toujours senti sa prédilection pour sa sœur Cadette , revinrent en foule à son souvenir.

Sans le vouloir , reprit-elle ,

tu viens de me confier ton
secrét. Je le sçai, je sçai quel
est cet objet que tu adores ,
& que tu ne devois jamais
que respecter. Infortuné ! ...
Que je te plains : ... Que
cet amour que tout con-
damne & t'ordonne d'étouf-
fer , justifie le désir que tu as
eu de me plaire ! Tu as espéré
de moi d'en triompher , tu
m'en a cru digne , cet espoir
m'assure que tu as senti en
ma faveur une première dis-
position à m'aimer. Eh bien !
Que ton attente ne soit pas
déçue ! Employons tous les
moyens propres à me faire
remporter cette victoire :
supprimons plaintes & repro-

ches : mettons-le à son aise : faisons disparaître l'amante , ne lui montrons que l'amie attendrie de son sort , sensible à ses peines , touchée de pitié , & remplie pour lui d'attention & de complaisance. Cette conduite , le tems & sa raison , à qui je prêterai des forces contre cet amour , l'étoufferont enfin dans son cœur.

Tandis que la Duchesse éprouvoit une situation aussi singulière que nouvelle , que l'espoir de remporter un triomphe si flatteur pour sa vanité , faisoit chez elle comme une refonte de caractère , le Comte de Dreux attendoit
avec

avec autant d'inquiétude que d'impatience, quel feroit l'événement de l'aveu qu'il avoit osé faire à la Duchesse. Mais, qu'il étoit éloigné de penser que ses soupçons étoient tombés sur Mademoiselle de Morainville ! Il en fut instruit le lendemain par une lettre de la Duchesse. La voici :

Non, je ne puis exprimer les mouvemens que votre aveu a excités dans mon cœur. La pitié y prévaut sur tout autre sentiment. Eh ! comment n'y prévaut-elle pas ? Je connois de quel trait fatal l'amour s'est servi pour vous fraper. Ne soyez point alarmé de ma pénétration : votre

secret est en sûreté : je n'en ferai usage que pour vous prêter des forces contre vous-même. Que ce secret, sçu de vous seul, a dû vous pésar ! Eh bien ! Comte, connoissez le prix d'une tendre amie : goûtez la douceur extrême de lui ouvrir votre cœur, de lui confier vos peines, & de l'y voir sensible. Je suis cette amie. Oüi, dès ce moment, je m'en tiens à ce titre. Puisse-t'il me rendre chere à vos yeux ! Puisse-t'il vous faire trouver avec moi la consolation que porte avec elle l'amitié ! Que la pitié a de puissance sur une ame généreuse ! L'effet qu'elle produit sur la mienne, me montre à moi-même digne de mon estime & digne de la vôtre ;

aurois - je pu penser que je me croirois heureuse d'essuyer des larmes qu'une autre fait couler. Hélas ! le caprice de l'amour ne vous justifie que trop ! Et votre franchise , ainsi que l'objet de votre foiblesse , me force à vous pardonner l'erreur où vous m'avez jettée. Elle vous a séduit le premier ; le cas où vous êtes , m'en assure. Venez Comte , venez m'entendre vous plaindre. Venez me voir gémir de la bisarrerie de votre destinée , sans murmurer de la rigueur de la mienne. Le sacrifice que je fais de l'amour à l'amitié , doit vous mettre à votre aise avec moi ; & j'exige de vous cette confiance , que je vous demande pour l'amour de vous-

244 *Annales galantes*
même. Je sens que je la mérite.

Que devint le Comte de Dreux à la lecture de cette lettre ! En quel état le jettait-elle ! La Duchesse sçait mon secret , s'écria-t'il ! Comment le nier ? Comment en convenir ? Comment soutenir sa présence ? Méritai-je la douceur qu'elle me promet pour ramener ma raison égarée ? Etonné du parti qu'elle prend , il lit & relit sa lettre : il en est attendri ; l'amitié dont elle est remplie , l'intérêt , il plaint leur commune destinée.

Quoi ! poursuivit-il : Diane peut tout sur son cœur , quand je ne puis rien sur le

mien ! Quelle honte pour moi ! Quoi ! loin d'être irritée , loin de me faire sentir les effets d'un juste ressentiment , elle m'offre un généreux secours : la pitié lui parle en ma faveur. Eh bien , allons à ses pieds lui témoigner mes regrets de ne pouvoir répondre à tant d'amour. Payons-le au moins de la plus tendre amitié. Peut-être ma confiance me vaudra-t'elle cette consolation , que Diane m'en promet. En effet , combien de fois mon funeste secret a-t'il été pour moi d'un poids insupportable ? Combien de fois ai-je voulu le déposer dans le sein du sage Vatte-

ville ? Mais craignant d'altérer son estime, je l'ai dévoré. Comment la Duchesse l'a-t-elle pénétré ? Ah ! dans le trouble où j'étois, je me suis sans doute décelé moi-même.

En entrant dans le cabinet de Diane, le Comte de Dreux tomba d'abord à ses genoux. Vous voyez, Madame, lui dit-il, l'homme le plus pénétré, qui fut jamais, de vos bontés. Moins je les mérite, plus je les sens. Elles excitent dans mon âme des mouvemens que je ne puis définir : elles y font naître l'espérance d'un triomphe digne d'elles. Je l'attens, repliqua la Du-

chesse , de votre raison , secourue de mon amitié. Oüi , continua-t'elle , en lui ferrant tendrement les mains , elle est telle , que je lui sacrifie tout autre sentiment. Ne voyez plus dans Diane qu'une tendre amie , qui veut vous aider à combattre l'ennemi & le tyran de votre raison. Ennemi qui vous poursuivoit avec trop d'avantage , quand vous n'aviez que vous-même à lui opposer : car je pense que je suis la seule personne , qui sçache votre secret.

Aurois-je jamais osé avoüer à quel point je suis criminel , s'écria Dreux ! Non , je sens

trop , & je me le dis trop à tous les instans , que mon penchant est réprouvé de l'honneur , du devoir , de la nature & de l'amour même. Vous en avez deviné le malheureux & cher objet , aidez-moi à me faire revenir pour lui à la simple amitié. Mais méritai-je la vôtre ! Vous avez un titre pour l'obtenir , repartit la Duchesse. Vous êtes encore plus à plaindre que vous n'êtes coupable. Oüi , je me dois , je vous dois le généreux effort de vous prêter les secours , qui peuvent vous rendre à vous-même.

Ce pourroit-il qu'un pro-

cedé si magnanime fût sans effet sur mon cœur, reprit Dreux ? Je vous estime trop pour le craindre, répondit Diane. Mais Comte, voulez-vous que la connoissance que j'ai de votre foiblesse, vous soit utile ? Accordez-vous la liberté de ne me rien taire de tout ce qui se passera dans votre ame. Ne craignez point de rougir à mes yeux. Ne me redoutez à aucun titre. Je n'ai plus avec vous que celui de l'amie compatissante. Oüi, Comte, la confiance sans réserve que je vous demande, diminuera le poids dont vous étoit votre secret ; elle diminuera de

même la trop forte impression que vous avez reçue des charmes d'une sœur, qui gémiroit de votre égarement, si elle étoit assez infortunée pour en être instruite.

Je suis trop heureux, s'écria le Comte : Je dois à l'amour même, qui jusqu'à ce jour m'a voulu tant de mal, le secours d'une amie pour en triompher.

Pendant cet entretien qui fut encore long, le Comte de Dreux se permit, & goûta la consolation de raconter comment, sans y songer & sans s'en défier, l'amour s'étoit rendu le maître de son cœur.

La Duchesse avec un air tranquille , jugeoit de l'extrême tendresse du Comte de Dreux pour Mademoiselle de Morainville. Mais maîtresse d'elle-même , elle sçavoit lui cacher à quelles cruelles épreuves la mettoient tous leurs entretiens : elle l'écou-
toit avec une apparente complaisance se plaindre de son sort. Que le sien étoit singulier ! Quel dur & pénible emploi l'amour lui donnoit-il ?

Que l'espérance , ainsi que l'amour-propre , a de pouvoir sur les hommes ! L'un & l'autre soutenoit la Duchesse de Valentinois dans

sa conduite. Elle se flattoit de remplacer un jour Mademoiselle de Morainville dans le cœur de son trop passionné frère. Il s'en flattoit aussi. L'humeur égale, les manières douces & prévenantes de la Duchesse, l'intérêt tendre qu'elle prenoit à sa situation, tout le ramenoit insensiblement en sa faveur ; & sa confiance pour elle, en la lui rendant toujours plus nécessaire, lui inspiroit une amitié qui la lui faisoit rechercher avec empressement.

A ces mouvemens succéderent bientôt ceux de la pitié dans l'ame du Comte.

de Dreux. Il réfléchit avec attendrissement sur les épreuves cruelles où il mettoit sans cesse le cœur de Diane ; sur ce qu'il devoit lui en coûter pour tenir sa passion renfermée. Il commença à la plaindre, il vint ensuite à lui parler moins fréquemment de Mademoiselle de Morainville.

Ce fut d'abord avec quelque effort que le Comte observoit ce silence prescrit par la reconnoissance. C'étoit néanmoins sans tomber dans ces accès de tristesse & de langueur , qui autrefois avoient instruit la Duchesse qu'elle n'étoit pas aimée : elle ne se flattoit pas encore de

l'être ; mais elle voyoit avec une fécrete espérance le Comte moins occupé de son amour, moins abattu, moins distrait, l'esprit plus libre, l'humeur & la conduite plus égales, saisissant d'un air satisfait les occasions de lui dire des choses obligeantes ; enfin plus à son aise avec elle.

Un jour que le Comte témoignoit à la Duchesse, combien il sentoît le prix de ses bontés, elle lui dit : Avoüez qu'une amitié pure & sincère a bien des attraits. Que je me sçais de gré de vous faire goûter les charmes qui y sont attachés, quand la confiance est sans réserve.

Je me flatte , répliqua Dreux , que je dois votre pitié à un sentiment plus vif , que celui de l'amitié. Vous vous trompez , reprit Diane ; votre aveu , le besoin que vous aviez d'une amie , m'ont réduite à ce titre. Quoi , lui demanda vivement Dreux , vous ne sentez plus pour moi que de l'amitié ? Non , répondit-elle , & vous seriez aussi injuste que cruel , si vous n'en étiez pas satisfait.

Ah ! Madame , s'écria le Comte , que vous m'effrayez ! Quoi ! quand j'attends de votre tendresse le triomphe de celle que vos bontés affoi-

blissent tous les jours dans mon cœur, j'aurois perdu le vôtre ! Vous ne me répondez rien. Rassurez-moi, Madame, poursuivit-il, en se jetant à ses genoux, & en faisant ses mains avec transport pour les baiser.

Arrêtez, lui dit Diane avec douceur : l'amour vous trompe dans ce moment : cette vivacité n'appartient qu'à lui. L'amitié ne doit jamais se servir de ces couleurs, elle sçauroit mal les employer, & vous n'avez pour moi que cette amitié dont je suis satisfaite. Vous devez même être content de la mienne. Examinez-vous bien vous-même,

consultez bien votre cœur, il vous dira qu'elle doit vous suffire, & ce seroit courir le risque de la perdre à jamais, si vous exigiez de moi davantage. A peine la Duchesse eut-elle achevé ces mots, qu'elle fit relever le Comte, & sur le champ elle changea de conversation. Mais elle s'étoit apperçue avec un plaisir égal à sa passion, combien son discours avoit touché Dreux.

Pour paroître avec éclat & avec avantage aux yeux du Comte, pour ne le laisser jamais livré à lui-même, Diane imaginoit tous les jours de nouvelles fêtes. Le Roi qui les aimoit, adoptoit

toujours avec joye les idées singulieres de cette adroite Maîtresse. Elle faisoit succéder les plaisirs les uns aux autres. Elle avoit celui de voir le Comte s'y livrer insensiblement , avec cette gaieté & cette liberté , qui annoncent un esprit tranquille.

La Duchesse de Valentinois attentive à sa parure , étudioit avec soin celles qui lui étoient les plus avantageuses. Elle ne se trouvoit jamais si bien qu'en habit de chasse. C'étoit sur ce genre de divertissement , que sa féconde imagination se recherchoit toujours pour le varier & le rendre amusant. Elle

ſçavoit très - bien monter à cheval : cependant un jour dans la forêt de Saint Germain , où le Roi chaffoit le cerf , le cheval de la Duchefſe qui ſuivoit le Roi d'afſez près , fit un faux pas qui jetta Diane à terre ; en tombant , elle fit un cri perçant.

Le Comte de Dreux couroit ſur la même ligne que Henri ; l'oreille frappée par un ſon de voix qu'il reconnut d'abord , & effrayé , il tourna bride. Il voit la Duchefſe renverſée , il vole à ſon ſecours , & en ſautant de cheval , il lui dit : Serois-je afſez malheureux pour que

vous vous fussiez blessée ? Le Roi en fera quitte pour la peur, lui répondit-elle, en lui montrant ce Prince qui dans ce moment arrivoit : elle lui présenta la main pour l'aider à la relever, tandis que l'empressé Dreux la tenoit sous les bras.

Toutes les Dames & les Courtisans, qui étoient de cette chasse, firent à l'envi l'un de l'autre leur compliment à la Duchesse sur le danger qu'elle avoit couru. A la crainte qu'il m'a causée, répondit-elle, succède le plaisir de voir des personnes que j'estime s'intéresser pour moi, & je prie le Roi de leur en

marquer ma reconnoissance dans les occasions. Ce Prince fit rompre les chiens , on retourna au Château , où les complimens recommencerent. La vivacité du Comte de Dreux avoit charmé la Duchesse , mais elle lui coûtoit une vive inquiétude ; elle trembloit que le Roi n'en eût pris de l'ombrage. Pendant tout le reste du jour , elle examinoit ce Prince ; elle cherchoit à lire dans ses yeux & dans ses regards , ce qui se passoit dans son ame : elle crut lui voir ce maintien libre , & cette conversation aisée qu'il avoit , lorsque rien ne lui bleissoit l'esprit.

L'effroi du Comte de Dreux, son empressement, & ce que le Roi avoit entendu, avoient fait néanmoins sur ce Prince quelque impression. Dreux, se demanda-t'il à lui-même, feroit-il assez téméraire pour être amoureux de Diane ? Oferoit-il oublier que je l'aime ? Puis réfléchissant sur le caractère du Courtisan, il pensa que s'étoit à lui à qui Dreux avoit voulu marquer son zèle, de même que tout ce qui l'accompagnoit à la chasse. Henri rejeta un soupçon, qu'il regarda comme injurieux à un homme qu'il honoroit de son estime.

Le Roi croyoit que ce qui s'étoit passé la veille, n'avoit fait nulle trace dans son esprit ; néanmoins le lendemain il dit à Diane : Je pense que je fus hier plus effrayé que Dreux, en vous voyant renversée de cheval ; cependant il le parut encore plus que moi. Ou c'est un Courtisan bien fin, ou un sentiment bien vif l'intéresse pour vous. Le sçavez - vous, Madame ? Je le sçaurois, que vous n'en seriez pas instruit, répliqua la Duchesse.

Je vous entends, reprit le Roi. Non, Sire, vous ne m'entendez pas, répliqua-t'elle. Vous vous trompez,

si vous prenez ma réponse pour un aveu. Le Comte de Dreux n'est pas amoureux de moi. Mais, lui ou d'autres oseroient manquer jusqu'à ce point à Votre Majesté, que contente de les punir par mon indifférence, je leur épargnerois votre juste ressentiment. En effet, est-ce à l'amour à faire perdre au Souverain & à l'État, des hommes nés pour leur être utiles ?

Une Maîtresse tendre, sensée & occupée de la gloire de son Roi, ajouta Diane, ne doit jamais exciter dans son cœur une jalousie capable de coûter des victimes, qui

qui feroient rougir de honte le Sacrificateur. Cette indifférence est une coquetterie, qui cache souvent une ame infidelle.

Que c'est à juste titre que je vous adore, dit le Roi à la Duchesse ! Quelle élévation de sentimens ! Quelle prudence ! Quelle délicatesse ! Que vous méritez ma confiance ! Elle exige que je vous remette aveuglément le soin de votre conduite & celui de mon repos.

Diane avoit toujours eu l'habileté de montrer sans air de mystère, de l'estime & de l'amitié pour l'objet qui lui inspiroit des sentimens plus

vifs. Aucune nuance , ni plus forte , ni plus foible dans ses manieres , ne pouvoit la trahir. Un ton libre & aisé le confondoit aux yeux de Henri , parmi ceux de la Cour avec qui elle vivoit familièrement , qu'elle protégeoit , dont elle vantoit au Roi les qualités qui pouvoient les rendre dignes de ses bontés. Henri connoissoit son caractère bienfaisant , & son amour pour le mérite ; elle aimoit à le voir récompensé. C'étoit à cet heureux caractère qu'elle étoit redevable de la discrétion de toute la Cour & de l'amitié du Public.

L'entretien que Diane ve-

noit d'avoir avec Henri ,
avoit remis une entiere sécurité
dans son ame. Sécurité
qu'elle fit passer dans celle
de Dreux , qui n'étoit pas
sans allarmes.

Si le Roi étoit peu flatté
d'être l'homme le mieux fait
de son Royaume , il l'étoit
infiniment d'être le plus
adroit dans tous les nobles
exercices du corps. A l'adresse ,
il joignoit la force & la
grace. Le Comte de Dreux
avoit comme lui tous ces
avantages. Il étoit le seul à la
Cour , qui pouvoit presque
égaler Henri.

Diane qui connoissoit la
foiblesse de ce Prince à ce

sujet, & qui vouloit réveiller son amour-propre, lui proposa des courses de Bagues & de Têtes, en mémoire de son avènement à la Couronne, qu'on n'avoit pas encore célébré.

Diane pensoit avec plaisir, que dans ces jeux elle auroit plus d'une occasion de partager son admiration entre le Roi & le Comte de Dreux. Elle désiroit avec ardeur de le voir briller dans une fête d'éclat. Elle voulut qu'il y eût un prix pour le vainqueur. Henri consentit à ce qu'elle désiroit. La fête fut ordonnée sur le champ, & les Seigneurs nommés.

La Reine , sous le prétexte d'une indisposition , déclara qu'elle n'assisteroit pas aux jeux. Mais la véritable cause étoit, que le Roi, peu de tems avant lui , avoit refusé ce qu'il venoit d'accorder à la Duchesse.

Diane, qui n'avoit imaginé un prix que pour le donner de sa main , se flattant que ce feroit le Comte de Dreux qui le mériteroit , laissa appercevoir à Henri le plaisir qu'elle auroit à lui présenter le prix , que sans doute il remporteroit. C'en fut assez pour ce Prince , toujours passionné & toujours rempli de complaisance pour la Duchesse.

Il déclara donc que le Vainqueur recevroit un prix de la main de Diane : de plus , il lui laissa le soin de le choisir de son goût.

Je ne me jetterai pas dans un détail étendu sur cette fête ; je dirai seulement que ce spectacle digne de la somptuosité de Henri dans toutes les occasions d'éclat , étoit décoré & embelli par toutes les femmes de la Cour , parées & placées sur un amphithéâtre ; par l'adresse & la magnificence des Chevaliers ; par la beauté de leurs chevaux superbement harnachés , & par l'affluence du peuple , dont la joye, le mou-

vement & les acclamations étoient un second spectacle.

Chaque course de Bagues & de Têtes, où le Roi brilloit, le Comte de Dreux, en courant après lui, partageoit toujours avec ce Prince les applaudissemens & la gloire de surpasser tous les autres Chevaliers. La Duchesse ressentoit encore plus vivement que le Comte, le plaisir de tous ces avantages : elle goûtoit voluptueusement le charme de l'admirer ; elle se félicitoit de son choix , & se flattoit qu'il remporteroit le prix ; elle attendoit avec impatience le moment de le lui présenter.

La Duchesse étoit placée au milieu du premier rang de l'amphitéâtre. Quand les jeux furent finis , le Roi accompagné du Comte de Dreux , & suivi de tous les Chevaliers vint à elle , & lui dit : C'est de votre main , Madame , que le Vainqueur attend le prix. Donnez-le à celui qui le mérite le mieux.

Diane alors présenta à Henri une épée d'or , enrichie de diamans. Dans ce moment , reprit Henri , le Roi doit disparoître , il n'est que Chevalier ; foyez équitable. Voilà celui à qui on doit déferer l'honneur du triomphe , ajouta-t'il , en lui mon-

trant le Comte de Dreux.

La Duchesse avec une soumission empreffée & avec un regard flatteur , dit au Comte : Le Roi vous déclare vainqueur ; je vous en donne le gage. Que cette épée , que de simples jeux vous ont fait mériter , vous serve utilement & glorieusement contre les ennemis de l'Etat.

La Duchesse avoit présenté l'épée nue au Comte de Dreux , le Roi la lui prit des mains. Né libéral & magnifique , il ne parut pas surpris de sa richesse ; mais il le parut en lisant écrit sur la lame :

Le plus adroit est mon Vainqueur.

Diane voyant Henri lire ces mots avec une sérieuse attention , lui dit : Sire , à la faveur des jeux , où votre adresse a toujours surpassé celle des autres Chevaliers , je pensois vous dire une vérité , mais votre modestie l'a convertie en simple galanterie.

L'obéissance prompte de la Duchesse , l'air de complaisance dont elle avoit accompagné le don de l'épée , blessa le Roi : il en prit de l'ombrage , que le Comte de Dreux fortifia par la manière vive & sensible, dont il reçut le prix des mains de Diane.

Ce qui se passoit dans ce moment, fit souvenir Henri de la chasse, où la Duchesse étoit tombée de cheval. Il se rappella sur le champ tout ce qu'il avoit négligé de remarquer. Son aveugle confiance pour la Duchesse, combattit d'abord pour elle ; mais le soupçon fut le plus fort ; il donna naissance à des mouvemens de jalousie, que Henri n'avoit encore jamais sentis. Sa bonté naturelle, son caractère dissipé, & l'adresse de Diane à le tromper, l'en avoient toujours garanti. Incertain de ce qu'il devoit penser, craignant d'outrager la Duchesse, s'il lui laissoit

appercevoir ses inquiétudes ; il résolut de les cacher , & d'examiner de près sa conduite & celle du Comte de Dreux.

Henri , né avec beaucoup d'esprit , se crut assez de pénétration pour éclaircir ses doutes par ses propres yeux. A la faveur du prix remporté par le Comte , il l'accueillit encore davantage qu'à son ordinaire : il louoit en présence de Diane sa taille , son air noble , son adresse & l'agrément de son esprit : en examinant l'impression que ces louanges faisoient sur elle ; mais cette Maîtresse habile , qui crut appercevoir

le dessein du Roi , le fit repentir intérieurement de s'être laissé aller à des soupçons , par des propos qu'elle sembloit jetter au hazard , & par un redoublement de caresse.

Le Comte de Dreux devenu plus circonspect par sa première imprudence à la chasse , ne donnoit à Henri , ainsi que la Duchesse , aucune prise sur lui. Henri , avec un air d'amitié & de confiance , entretenoit souvent le Comte , de l'esprit , de l'imagination fertile & brillante de Diane ; de l'élévation de ses sentimens , de son attachement pour lui ; du bonheur enfin d'être

aimé d'une femme aussi parfaite.

La liberté que le Comte de Dreux s'étoit permise de parler sans contrainte à la Duchesse de son égarement, la douceur qu'elle employoit pour combattre sa foiblesse, la reconnoissance vive qu'inspiroit au Comte l'amitié tendre & compatissante qu'elle lui montrait, tout faisoit insensiblement effet sur son cœur, & en la lui rendant nécessaire, la lui rendoit tous les jours plus chère.

Diane s'appercevoit de ce progrès. Qu'elle en étoit satisfaite ! Elle ne doutoit presque plus de triompher de

Mademoiselle de Morainville. En effet, l'idée de cette sœur, trop charmante aux yeux du Comte, commençoit à le moins persécuter. Il commençoit à espérer qu'il seroit bientôt redevable à la Duchesse de la douceur d'aimer sans crime & sans remords.

Peu de jours après les courses, Diane imagina un divertissement, où elle pouvoit briller à son tour, & voir encore briller le Comte de Dreux. C'étoit une chasse dans la forêt de S. Germain. Douze Dames nommées devoient y avoir chacune leur Chevalier tiré au fort. Ces

douze Chevaliers habillés en Chasseurs de même que les Dames , devoient les suivre à la chasse , & les servir pendant le repas qui termineroit cette aimable partie ; le Roi même devoit être le Chevalier de celle que le hazard lui donneroit.

Henri goûta l'idée de la Duchesse. Il nomma les douze Dames & les douze Chevaliers ; il marqua le jour où il vouloit que toutes les personnes nommées se rendissent chez la Duchesse. Les douze Dames placées faisoient un demi cercle , les douze Chevaliers le fermoient , étant debout.

C'étoit un coup d'œil charmant de voir ce cercle , où la jeunesse , la beauté , les graces , la magnificence & l'air satisfait brilloient. Mais ce qui devoit étonner davantage , étoit d'y voir la Duchesse de Valentinois , soutenir par l'éclat qu'elle avoit encore & une taille admirable , les charmes naissans des femmes qui l'entouroient.

Au milieu de ce cercle , étoit un Page de Diane avec une table devant lui : il y avoit deux petites corbeilles couvertes , qui renfermoient , l'une , les douze noms des Dames , l'autre ceux des Chevaliers.

Le Page portoit d'abord au Roi les billets des Dames , ce Prince les lisoit haut ; ensuite le Page présentoit à la Duchesse ceux des Chevaliers. Dès qu'elle avoit prononcé le nom , le Chevalier nommé entroit dans le cercle , alloit mettre un genou à terre devant sa Dame , lui baisoit la main , & sur le champ il passoit derrière elle.

Henri étoit né coquet & dissipé , il adoroit Diane ; mais il aimoit toutes les femmes. Malgré sa passion pour elle, il faisoit volontiers les occasions de s'amuser , & il répondoit toujours avec plaisir aux agaceries que lui fai-

foient les jolies femmes de sa Cour, qui flattées de l'espoir de triompher d'une tendresse, qu'elles croyoient ne devoir plus être qu'une vieille habitude, cherchoient à lui plaire.

Avec ces dispositions, il est aisé de penser que le Roi désireroit d'être le Chevalier d'une autre Dame que de Diane; il attendoit avec impatience de sçavoir celle que lui donneroit le hazard : au cinquième billet, il en fut servi comme il le fouhaitoit; le sort le fit le Chevalier de la Comtesse de Roye, jeune, belle, vive, aimable & spirituelle.

Dans l'instant, on vit Henri aux genoux de Madame de Roye ; il lui dit en lui baissant la main : Vos charmes vous font les garands que je suis trop heureux, si vous ne vous plaignez pas du hazard. Je suis contente du Chevalier qu'il me donne , répondit la Comtesse de Roye , & je suis flattée de sa galanterie. Le Roi , après lui avoir encore baisé la main , passa derriere son siège , & ordonna au Page de présenter à la Comtesse de Roye , le reste des billets qu'il devoit ouvrir.

La Duchesse étoit inquiète de sçavoir à qui le hazard donneroit le Comte de

Dreux. Le dixième billet lui apprit enfin , qu'il étoit son Chevalier. Dreux avec un air aisé , fit la cérémonie prescrite , & la Duchesse le reçut sans paroître embarrassée.

Malgré la liberté d'esprit & la gaieté que Henri montrait , il examinoit la Duchesse & le Comte , en faveur de qui le hazard lui parut suspect. Il cherchoit à lire dans leur visage & dans leurs regards , ce qui se passoit dans leur ame. Il crut appercevoir une retenue étudiée chez Dreux , & une joye renfermée chez Diane.

La vivacité de ce Prince , son goût vif pour le plaisir ,

celui qu'il trouvoit à dire des galanteries à la Comtesse de Roye , les reparties heureuses & aimables qu'elle lui faisoit , les discours généraux & galands de toute cette brillante Chevalerie , suspendirent le reste du jour les mouvemens chagrins & jaloux que Henri avoit sentis.

Cette espèce de lotterie fut terminée par un souper chez la Duchesse : la liberté y regnoit sans licence , la prudence sembloit guider la Duchesse & le Comte aux yeux inquiets de Henri.

Dès que ce Prince fut seul , les mouvemens de jalousie , auxquels le plaisir avoit donné

du relâche , reprirent toutes leurs forces. Les occasions différentes qui lui avoient fait naître des soupçons , revinrent toutes dans son esprit ; il fut violemment agité par celui qu'il avoit d'abord rejeté , au moment où les billets du Comte & de la Duchesse avoient été tirés.

Si je convertis mon soupçon en certitude , dit ce Prince en lui-même , je ne pourrai plus douter d'être trompé. Que Dreux tremble , s'il est perfide à l'égard de son Roi. ... Quoi ! Dreux auroit cherché à plaire à ce que j'aime ? ... Se pourroit-il que Diane me fût infidelle ? ... Quoi !

il me faudroit renoncer à elle ! . . . Quel vuide la soustraction de son commerce mettroit-il dans ma vie ! Rien ne pourroit , ni me consoler , ni me dédommager de sa perte. L'amour , la confiance , la solidité de son esprit , l'utilité de ses conseils , l'habitude enfin , tout me la rend nécessaire , tout me la rend chere.

Tandis que le Roi attendoit avec impatience le moment d'éclaircir les soupçons qui le tourmentoient , la Duchesse ne passoit pas une nuit tranquille. Elle s'étoit apperçue que Henri n'avoit pas été content du hazard , qui lui
avoit

avoit donné le Comte de Dreux pour Chevalier. Elle lui avoit vû des instans sombres , au milieu même de sa gaieté.

Ce n'étoit pas pour elle que Diane craignoit , elle connoissoit son pouvoir sur le Roi ; mais elle trembloit pour le Comte ; & le Comte , qui depuis la distribution des billets , avoit surpris ce Prince promenant ses regards sur lui & sur Diane , se reprochoit d'avoir voulu être son Chevalier.

Dès que le Roi fut levé , il envoya chercher secrètement le Page qui avoit fait & tiré les billets la veille.

Page , lui dit-il , répondez à votre Roi. C'est lui qui vous demande , si tous les billets que vous donnâtes hier chez la Duchesse , ont été véritablement distribués au hasard. La punition suivra l'imposture ; la récompense , la vérité. Parlez.

Ce Page n'étoit ni un enfant , ni un sot ; mais intimidé par la présence , le ton & le regard sévère de Henri , il se jetta à ses pieds , & lui avoua que le Comte de Dreux , à l'insçu de la Duchesse , l'avoit séduit pour le faire son Chevalier. C'est assez , lui dit le Roi , retirez-vous ; mais je vous dé-

fens de retourner chez la Duchesse. Allez chez votre pere y attendre ce que mérite votre sincérité : vous lui devrez au moins ce que Madame de Valentinois auroit pû me demander pour vous.

Le Page se retira , au desespoir d'avoir trahi le Comte de Dreux , mais en même tems charmé de ce que Henri n'avoit pas poussé plus loin ses questions. Il pouvoit en dire davantage , & il s'avoüoit à lui-même, qu'étonné & tremblant d'être interrogé par son Roi , il auroit dit tout ce qu'il sçavoit. La Duchesse lui sçut même gré dans la suite de n'avoir été

indiscret qu'à demi.

Quelle témérité , s'écria Henri ! Oser être le rival de son Roi ! Oser chercher à plaire à la Duchesse ! Peut-être ne lui a-t'il que trop plu ! Mais qu'il soit aimé, ou qu'il ne le soit pas , il est également criminel. Tout sujet qui ose manquer à son Roi , ne sçauroit être trop sévèrement puni.

Dans ce moment Henri fit expédier un ordre qui envoyoit le Comte de Dreux à Brestot , & qui lui donnoit ce Château pour prison sous la garde de la Comtesse de Dreux.

Cette vengeance execu-

tée foulagea le Roi : il ne pouvoit consentir à croire Diane d'intelligence avec Dreux. Il alla chez elle , il y entra avec un air pensif , il se promena quelques momens sans parler , laissant échapper des soupirs.

Qu'avez - vous , Sire , lui demanda Diane ? L'insolent Dreux vous aime , répondit le Roi , & peut-être l'aimez-vous. Sur quoi jugez - vous que Dreux m'aime , reprit la Duchesse ? Est-ce le soin qu'il prend de m'être agréable ? Soyez donc jaloux de tout ce qui vous environne. L'objet de l'amour d'un Roi , continua Diane , n'est-il pas l'idole

des Courtifans qui s'empres-
sent à lui plaire ? prosternés à
ses genoux, ils y comptent fai-
re leur Cour au Souverain ,
dont ils attendent par elle les
graces & les dignités.

Ce discours ne m'en im-
pose pas , repartit Henri : il
me prouve seulement que
vous tremblez pour le perfide.
Je veux bien le croire
seul coupable : ma confian-
ce pour vous auroit à reve-
nir de trop loin , & l'amour
vous défend dans mon cœur.
Il me persuade que votre
vanité seule , & le plaisir de
plaire, vous ont rendu Dreux
agréable. Mais envain je vou-
drois douter de sa témérité.

La Duchesse triomphoit en secret. Elle voyoit l'excès de la foiblesse de Henri , elle croyoit que ce Prince n'avoit que des soupçons contre Dreux , elle se flattoit de les dissiper. Mais quel effroi porta-t'il dans son ame , en lui apprenant l'imprudente témérité du Comte , & en ajoutant qu'il venoit de lui envoyer l'ordre de sortir de la Cour , & d'aller apprendre auprès de la Comtesse de Dreux à être plus sage. Ah ! Sire , qu'avez-vous fait ? s'écria la Duchesse. Plus jalouse encore de votre gloire , que de la possession de votre cœur , je gémis de vous voir

l'immoler à un mouvement de foiblesse indigne de vous. Si vous punissez dans Dreux un rival , qui me croira innocente ? Moi , répondit le Roi , moi , si vous ne me forcez pas à vous croire criminelle , en vous intéressant trop au sort de Dreux. Il m'a manqué de respect , il a pû oublier que c'est son Roi qui vous adore , il ne peut trop en porter la peine , & votre éloquence pour le justifier me seroit suspecte. En achevant ces mots , le Roi sortit.

Le Comte de Dreux étoit seul avec son pere , au moment qu'on lui apporta l'ordre d'aller au Château de

Brestot , avec expresse défense d'en sortir sous quelque prétexte que ce fût. Quelle nouvelle pour le pere & pour le fils ! Quel passage subit , dit le Marquis de Morainville , de la faveur où vous étiez hier , à la plus éclatante disgrâce ! Qu'avez - vous fait , mon fils ? J'ai manqué de prudence , répondit - il. J'ai assez de courage pour l'avoüer à mon pere. Oüi , je suis plus affligé que surpris de ce revers de fortune. Quelle imprudence vous l'a attirée , reprit le Marquis de Morainville ? L'amour , répliqua Dreux.

Le caractère admirable , la

douceur & l'esprit de Diane ; m'ont enfin fait passer de l'indifference que j'avois pour elle , à des sentimens assez tendres , sans être trop vifs pour chercher & saisir avec plaisir les occasions de flatter sa tendresse. Celle d'être son Chevalier m'a séduit. Alors le Comte de Dreux dit à son pere ce qu'il avoit fait pour l'être.

J'ai vû depuis ce moment, poursuivit-il , de l'inquiétude dans le Roi , j'en ai été allarmé ; ce Prince a sans doute fait parler le Page que j'avois gagné , & je reçois la punition de mon imprudence. Ç'en est fait , mon fils ,

dit le Marquis de Morainville , laissez dormir votre ambition. La colere du Roi , allumée par l'amour , s'éteindra bien difficilement. La colere des Rois, fût-elle injuste , doit être respectée. Partez , allez auprès de vos sœurs & de ma mere. Le plaisir de vous revoir fera chez elle cruellement empoisonné. Allez. Je resterai ici , j'y crois ma présence nécessaire. Mais , mon fils, la prudence veut que vous partiez sans voir la Duchesse , & que vous partiez dès ce moment même. Gardez-vous de donner le tems au Roi de soupçonner , que méprisant sa colere , vous avez fait des

démarches qui entraîneroient la perte de Diane , ainsi que la vôtre. Peut-être sçaura-t'elle un jour profiter en votre faveur de la foiblesse de ce Prince pour elle. Partez avec cet espoir , & que votre fermeté dans cette occasion m'instruise qu'elle est au dessus des revers. Le Comte de Dreux quitta son pere pour aller donner les ordres qui pouvoient hâter son départ. Dans ce moment on lui rendit cette lettre de la Duchesse..

Avant les funestes effets de la jalousie de Henri , je ne me croyois plus qu'une amie compatissante à vos peines : dans cet

instant je suis l'amante la plus tendre , la plus à plaindre , & la plus affligée qui fut jamais. Juste Ciel ! Le cruel Henri vous envoie à Brestot ! A Brestot , où vous allez revoir l'ennemie de votre repos & du mien. A Brestot , où votre cœur , malgré les progrès que j'avois faits sur lui , va être livré à cet amour , qui n'étoit encore qu'affoibli. A combien d'affligeantes réflexions suis-je abandonnée ? Je croyois faire votre bonheur , je croyois vous porter au plus haut degré d'élévation , vous deviez l'attendre de mes sentimens & de mon crédit , & c'est moi qui cause votre perte. Ah ! Comte , qu'avez-vous fait ? Pourquoi faut-il que vous

avez désiré de me donner une preuve de l'état de votre cœur ? En avois-je besoin ? Ne voiois-je pas que je gagnois tous les jours quelque chose sur lui ? Puis-je le penser sans mourir de douleur ? Ma tendresse aussi violente qu'elle est malheureuse , loin de vous être favorable , vous proscriit de la Cour , vous enleve tous les avantages que vous deviez y trouver , même sans mon appui , & elle vous exile dans un lieu où vous ne gouterez que des plaisirs que la raison & le devoir vous reprocheront. Mais je perdrai le crédit que me donne l'amour sur le cœur de Henri , ou vous ne serez pas long-tems l'objet de sa haine. Emportez , Comte , cet espoir ,

*qui seul peut me soutenir contre
votre malheur & le mien.*

La lecture de cette lettre attendrit le Comte de Dreux, & le fit souvenir du danger où son exil alloit encore l'exposer. Mais se connoissant peu lui-même sur ses vrais sentimens, il pensa que ceux que lui avoient inspirés l'amitié, la douceur & la tendre compassion de la Duchesse, combattroient avec succès un amour qu'il croioit expirant. Ce fut avec cette confiance qu'il fit cette réponse à Diane.

*Ce qui adoucit au moins l'état
cruel où je suis, est que ma disgrâce n'entraîne pas la vôtre.*

J'oublie , quand j'en remercie le Ciel , que votre pouvoir sur un Prince qui vous adore , peut opérer mon rapel. Ou plutôt , si je souhaite que vous l'obteniez , vous êtes le seul objet qui me le fait désirer. Ce que je suis , peut me consoler de tout ce que la fortune me refusera , excepté de votre perte. Je vais à Brestot y gémir d'être éloigné de vous : j'y sentirai à tous les instans combien votre esprit , vos conseils & la douceur de votre commerce me manquent. Ma confiance pour vous , vos bontés pour moi , votre amour si tendrement déguisé , & cette amitié dont mon égarement avoit tant de besoin , tout a serré les liens qui m'attachent à vous pour la vie ;

Et je me crois assez fort pour arriver à Brestot sans trembler. Nourrissez-y la volonté où je suis de n'avoir rien de plus cher que vous, par de fréquentes assurances que vous êtes pour moi toujours la même. Adieu, Madame, je pars désespéré de m'éloigner de vous, Et aussi tourmenté de l'idée que je me fais de votre douleur que de la mienne.

Le Comte de Dreux partit une heure après avoir écrit cette lettre.

La Duchesse de Valentinois, revenue à elle-même, maîtrisant sa douleur, prenant un visage tranquille, alla chez le Roi. Ce Prince, seul dans son cabinet, y étoit

aborbé dans la plus profonde rêverie. Je rougis pour vous , Sire , lui dit-elle , de vous trouver dans cette situation. Le Comte de Dreux m'aimoit , ou ne cherchoit qu'à gagner mon amitié pour favoriser son ambition. Que vous importe ? Il est puni , ou de sa témérité , ou de son imprudence. Vous le sçavez , Sire , j'ignorois qu'il fût d'intelligence avec mon Page. S'il y en avoit eu entre lui & moi , j'aurois sçû le faire mon Chevalier avec plus d'adresse.

Votre Majesté me croit ou criminelle ou innocente. Si elle me soupçonne d'infidélité,

je ne dois l'occuper que l'infant qu'il faut pour m'éloigner à jamais de ses yeux. Si elle me croit aussi sensible à la tendresse que je le suis en effet, le nuage qu'a élevé dans son esprit une démarche hasardée par un jeune homme, encore incapable de réfléchir & d'agir avec prudence, doit être déjà dissipé.

L'amour extrême de Henri pour Diane, & l'ignorance où elle avoit été de la supercherie du Comte de Dreux, la justifioient chez ce Prince. Non, lui dit-il, je ne vous crois pas criminelle, mais l'insolent Dreux cherchoit à vous la rendre. Il doit payer

son imprudente audace d'un
exil éternel. Eternel, Sire,
repartit la Duchesse de Va-
lentinois, vous seriez in-
juste : ce seroit punir trop
sévérement la simple vo-
lonté, en supposant même
que le Comte de Dreux eût
désiré de me plaire. Avouez-
le moi, Madame, lui dit le
Roi, je ne l'en haïrai pas da-
vantage. Vous l'en haïriez
moins, répondit-elle, que je
ne vous le dirois pas, je tra-
hirois la vérité. Non, le res-
pect que le Comte de Dreux
vous doit, ne s'est jamais dé-
menti. Mais, continua-t'elle,
que résout Votre Majesté sur
la partie de chasse marquée

pour demain ? Elle est rompuë , repartit Henri.

La cause de la prompte disgrâce du Comte de Dreux , reprit Diane, sera aujourd'hui le sujet de la curiosité de toute la Cour. Voulez-vous lui faire penser que Dreux, d'intelligence avec moi, a osé vous outrager ; que trop foible pour me punir , toute votre vengeance tombe seulement sur le moins coupable ? Non, Sire , la partie de chasse doit subsister. Je n'ai point de Chevalier. Eh bien, vous êtes bon pour deux. Plus d'une fois vous vous en êtes assuré. Vous ferez le Chevalier de la Comtesse de Roye , & en

même tems vous ferez le mien. Je vous promets d'en laisser les honneurs à la Comtesse.

Le Roi séduit par tout ce que Diane venoit de lui dire, charmé de la liberté d'esprit qu'elle montroit, prenant sa plaisanterie gaie & légère, pour une preuve que l'exil du Comte de Dreux n'affectoit pas son cœur, lui répondit en souriant : Je suis dans l'habitude de souscrire à tout ce qui vous plaît ; je ferai demain votre Chevalier, je vous remets le soin de me faire souvenir pendant la chasse & le souper, que je dois être aussi celui de la Comtesse de

Roye. Et moi, Sire, répliqua la Duchesse, j'exige de votre Majesté d'éloigner tout nuage. Elle sera examinée : qu'elle ait sa physionomie & sa gaieté ordinaire.

Le Roi vit avec quelque surprise le Marquis de Morainville à son diner. Cet affligé pere s'approcha de l'oreille de ce Prince, & lui dit : Sire, mon fils a obéi aux ordres de Votre Majesté. Il est parti. Un moment après Henri surprenant le Marquis de Morainville, qui le regardoit avec une attention inquiète, lui tint ce discours.

Vous cherchez à lire dans mes yeux si vous partagez la

disgrace de votre fils. Non :
Je ne vous rends pas responsable de ce dont je le punis.
Vous pouvez rester à ma Cour , vous m'y ferez toujours un objet agréable , parce que je vous estime & que je vous aime. Peut-être même vous prouverai-je bientôt encore la confiance que j'ai dans votre zèle pour moi , & le cas que je fais de votre prudence , de votre esprit & de vos lumieres.

Que de réflexions, qui n'avoient pas cette suite qu'une raison reposée leur donnent , agitoient le Comte de Dreux, pendant qu'il s'éloignoit de Paris ! Diane & Eleonore se
présentoient

présentoient tour à tour à son esprit agité. Il plaignoit Diane , il craignoit Eléonore. Il trembloit , & désiroit en même tems de la voir. La pitié lui montrait Diane à plaindre , mais c'étoit l'amour qui lui montrait Eléonore redoutable. Plus il aprochoit de Brestor , moins il étoit d'accord avec lui-même. L'impatience qu'il sentoit d'arriver , lui faisoit redouter cet instant.

Quel fut son trouble ! lorsqu'encore à plus d'une lieue du Château , il en apperçut les tours. Il frémit à leur vûe. Il sentit toute sa tendresse se réveiller. Qu'il en fut effraïé !

Que deviendrai-je à Brestot , s'écria-t'il ? Comment en soutiendrai-je le séjour forcé , si je sens renaître ma malheureuse passion , au seul aspect du Château ?

L'amitié & la reconnoissance ont bien peu de pouvoir pour vaincre l'amour. Le trouble du Comte de Dreux ne l'en instruisoit que trop. A mesure qu'il avançoit , il étoit effrayé de l'état de son cœur. Il s'étoit flatté que la Duchesse y avoit fait plus de progrès.

Ce seroit un tableau difficile à représenter , que l'instant où le Comte de Dreux arriva à Brestot. Le jour

tomboit , Mesdemoiselles de Dreux , accompagnées du Marquis de Vatteville , se promenoient dans l'avenue du Château , suivies de Tremonde & de sa femme. Vatteville dans ce moment les entretenoit des agrémens que leur frere avoit à la Cour , lorsque Mademoiselle de Morainville crut le reconnoître encore assez éloigné d'eux. Ah ! ma sœur , s'écria-t'elle avec transport , je vois mon frere. C'est lui. Il vient à nous. Courons au devant de lui. Tous trois à pas précipités avancèrent. Eléonore , étonnée & saisie de joie , ne sçavoit comment l'expri-

mer , ses larmes en furent les premiers garands.

Le Comte de Dreux , encore plus touché de son état intérieur que de sa disgrâce , recevoit les caresses de ses sœurs & celles de son ami Vatteville , avec un air embarrassé. Il parut même moins empressé pour Eléonore , que pour Elisabeth. Eléonore , avec ses graces ordinaires , laissa appercevoir à son frere qu'elle en étoit blessée. Le Comte , pénétré de la sensibilité de sa sœur , & pressé par ses propres mouvemens , la prit dans ses bras , & sans lui dire un mot , il l'embrassa , en laissant

échapper quelques larmes.

Ah ! mon frere , qu'avez-vous , s'écria Eléonore ? quel-

le douleur vous presse ? Je

sens dans votre embrasse-

ment , que vous m'aimez

toujours , mais je vois que

votre ame est agitée. Expli-

quez - vous. Parlez. Vous

voyez , ma chere Eléonore ,

répondit-il , un homme dif-

gracié. Qu'entens-je , s'écria

Vatteville ! Oüi , reprit

Dreux , c'en est fait , mon

cher Vatteville , je n'ai plus

rien à esperer de la Cour.

Je suis aujourd'hui l'objet de

l'indignation de Henri ; je

reviens par son ordre à Bres-

tôt , peut-être pour y gémir

le reste de ma vie de ma cruelle destinée. Mais avançons , ajouta-t'il , entrons au Château. Puisque la Comtesse de Dreux doit être informée de mon infortune , allons la lui apprendre. Que je crains sa douleur ! Puissset'elle être moins violente que la mienne , dit Eléonore ! Puissai-je , mon frere , adoucir la vôtre ! Tous quatre sans parler regagnerent le Château , le Comte n'osant presque lever les yeux sur Mademoiselle de Morainville.

Une mere ambitieuse, qui doit le plaisir de revoir ses enfans à une disgrâce , gémit en les embrassant. La

Comtesse de Dreux , femme forte , sçut cacher à son petit-fils l'impression douloureuse qu'elle recevoit de la nouvelle de son exil. Avant de lui faire aucune question , elle dit à Elisabeth & à Eléonore de la laisser seule avec leur frere.

Le Comte de Dreux fut de bonne foi avec une grand-mere si digne de sa tendresse & de sa confiance. Il lui avoua qu'il avoit cherché à plaire à la Duchesse de Valentinois , qu'il lui avoit plû , & que sa disgrâce étoit l'effet de la jalousie de Henri.

Le Maréchal de S. André & le Maréchal de Brissac ,

lui dit la Comtesse , ont été plus prudens que vous , aussi ont-ils été plus heureux. Leur expérience que vous n'avez pas encore eu le tems d'acquérir , leur a sauvé les fautes qui pouvoient les perdre. Vous apprenez à vos dépens , mon fils , que les années peuvent seules former & meurir l'esprit. A peine le Comte fut-il sorti du cabinet de la Comtesse , que ses deux sœurs le mirent à de cruelles épreuves par leurs questions & par leurs caresses.

La présence de Mademoiselle de Morainville , que le Comte son frere n'avoit ja-

mais trouvée si belle , le plaisir qu'il avoit senti en la revoyant , les transports de joye de cette aimable sœur au moment de son arrivée , sa douleur en apprenant son exil , tout dans un instant redonna de nouvelles forces à sa passion. Que je me trompois sur mes propres sentimens , disoit-il ! La généreuse pitié de Diane , la connoissance qu'elle avoit de mon égarement , ma confiance pour elle , la consolation que je trouvois à l'entretenir de ma foiblesse , étoient donc les seuls motifs qui me la rendoient chere , tandis que je croyois qu'el-

le triomphoit insensiblement d'Eléonore dans mon cœur. La Duchesse y lisoit mieux que moi.

Le Marquis de Vatteville , mortellement affligé du cruel revers de fortune qu'éprouvoit son ami , lui dit , en le quittant pour retourner chez son oncle : Dans votre malheur , mon cher Dreux , vous avez au moins une consolation. C'est au sein de votre famille , au milieu de tout ce qui vous est cher , que le Roi vous envoie , & moi , je ne vous quitterai presque plus. Je vous le promets , sans me souvenir que vous êtes le frère de l'objet que j'a-

dore. Non , je ne puis être heureux , quand vous ne l'êtes pas. Je vais prévenir mon oncle ; son amitié pour le Marquis de Morainville , son estime pour vous , & sa tendresse pour moi , qu'aucun soupçon ne trouble ni n'altère , l'y feront consentir.

La passion réciproque du Marquis de Vatteville & de Mademoiselle de Dreux , le bonheur sans reproches dont ils jouïssent , leur joye pure , le plaisir innocent qu'ils goûtoient de se voir & de s'aimer , l'espoir d'être un jour unis , en charmant le Comte de Dreux , lui faisoient sentir l'excès de son malheur.

Les instans où ces amans s'entretenoient de tout ce qui se passoit dans leur ame , le jettoit malgré lui dans de tristes & affligeantes réflexions.

La nouvelle de la disgrâce & du prompt départ du Comte de Dreux , avoit d'abord été sçue de tout le monde. Madame de Créqui ne l'apprit que quelques jours après à une Campagne où elle devoit rester encore un mois. Elle revint sur le champ à Paris. Elle alla d'abord chez le Marquis de Morainville. Je viens , mon cher oncle , lui dit-elle , en l'embrassant avec tendresse , partager vo-

tre douleur ; je la ressens ,
comme vous , & je désire ar-
demment de vous être un
objet de consolation. Ah !
ma nièce , s'écria le Mar-
quis de Morainville, mon fils
est perdu. Je suis sans espé-
rance de le revoir à la Cour
de Henri. La colere de ce
Prince ferme à jamais à son
ambition , la carrière que sa
naissance , soutenue de son
mérite , devoit lui faire four-
nir.

Son ardeur à la courir trop
rapidement , répondit la
Comtesse de Créqui , le fait
tomber dans un précipice
qu'il auroit dû envisager avec
assez de crainte , pour pré-

ferer d'y marcher plus lentement. Mais , mon cher oncle, la jeunesse & la prudence ne marchent guères ensemble. Ces deux ennemies , réconciliées & réunies , rendroient l'homme trop heureux ; elles lui prépareroient une vieillesse sans remords ; il n'auroit point à rejeter d'humilians souvenirs.

Le Marquis de Morainville , après avoir confié à Madame de Créqui , l'imprudence de son fils , ajouta : Le Roi ne lui pardonnera jamais. Il vieillira à Brestot , dévoré de regrets & d'ennuis. Si le Comte de Dreux , reprit Madame de

Créqui , m'estime assez pour me croire capable de lui en adoucir le séjour ; sans être effrayée , ni de son exil , ni de la longueur dont il pourra être , je consens à le partager avec lui , je lui offre ma main.

Ce que j'entens , me fait d'admiration & de joye , s'écria le Marquis de Morainville. Vous , ma nièce , dit-il en prenant la Comtesse de Créqui dans ses bras , vous offrez à mon infortuné fils , pour le soutenir contre son malheur , de le partager avec lui ! Ah ! ce n'est pas assez d'être tendre pour cet effort , il faut être encore plus gé-

nereuse ! A votre âge , maîtresse de choisir à la Cour un époux , vous préférez un homme prescrit ! Dès ce moment je vais partir ; je vais apprendre à mon fils , que l'amour dans le même instant lui veut plus de bien , qu'il ne lui a fait de mal. Je pars. Dans peu de jours vous me reverrez , ma nièce.

Heureuse disgrâce , ajouta le Marquis de Morainville ! Je lui devrai le bonheur suprême , où j'aspirois depuis le moment où le Comte de Créqui a cessé de vivre. Partez , mon oncle , lui dit Madame de Créqui ; & si le Comte de Dreux accepte ma

main , je suis prête à vous suivre.

Le Marquis de Morainville prit sur le champ la route de Brestot. Il marchoit avec la flatteuse pensée que son fils alloit devoir à la Comtesse de Créqui , non seulement son rappel à la Cour , mais un bonheur durable. Son arrivée surprit peu le Comte de Dreux ; mais lorsque le Marquis de Morainville , l'ayant pris d'abord en particulier , lui dit le sujet de son voyage , il en fut mortellement affligé. Il vit avec effroi le coup sensible qu'il alloit porter à son pere , en rejetant l'offre que lui fai-

soit Madame de Créqui. Il écouloit le Marquis de Morainville , sans lui répondre : il sentoît combien il étoit difficile de justifier son refus. C'étoit une femme respectable , qui ne laissoit rien à désirer , ni à la vanité , ni à l'amour , ni à l'interêt , qui vouloit unir son sort brillant à sa triste destinée.

Le silence du Comte de Dreux , son air confondu , étoient une réponse pour le Marquis de Morainville. Sa douleur fut inexprimable , en sentant que son fils alloit rejeter sa proposition. Alors portant un regard fixe sur Dreux , il lui dit : Ne vous

aurai-je donné la vie que pour me donner la mort ? Voulez-vous nourrir ma vieillesse & celle de ma mere , d'amertume & de chagrin , quand vous pouvez , en vous unissant à Madame de Créqui , la combler de satisfaction ?

Ce mariage , fait d'abord après votre disgrâce , persuadera au Roi, qu'amoureux de la Comtesse de Créqui , vous ne cherchiez qu'à saisir les occasions d'être un objet agréable à Diane , & opérera votre rappel. Diane même , généreuse , capable d'un noble effort , dévorée du regret de ne vous avoir aimé que

pour vous fermer la route des graces & des dignités , que vous auriez obtenues sans elle , consentira à vous voir possesseur de Madame de Créqui. Consultez - la : son avis fera un aveu , j'en suis certain.

Le Marquis de Morainville , impatienté du morne silence de son fils , après lui avoir montré avec force les avantages qu'il trouvoit dans l'offre que lui faisoit Madame de Créqui , ajoûta : Sans le secours que vous présente un amour aussi tendre que délicat , envisagez le terme affreux de votre exil : ce terme est jusqu'à la fin de vos

de la Cour de Henri II. 333
jours , ou jusqu'à la fin de
ceux de Henri.

Plus le Comte de Dreux
étoit sensible au procédé gé-
nereux de Madame de Cré-
qui , plus il lui prouvoit sa
tendresse pour lui , plus il se
sentoit de force pour refuser
la preuve qu'elle vouloit lui
donner de la plus délicate
passion. La sienne pour Ma-
demoiselle de Morainville ,
plus violente que jamais , lui
montrait tout le danger de
s'unir à une femme aussi pé-
netrante que tendre ; à une
femme , qui bientôt blessée
de son indifférence , décou-
vriroit la cause des caprices ,
des inégalités , peut-être du

brusque dont malgré lui elle feroit la victime ; à une femme , à qui il deviendrait odieux , au moment même qu'elle connoîtroit l'objet de sa foiblesse ; objet qui deviendrait celui de sa haine.

Toutes ces réflexions que faisoit le Comte de Dreux , pendant que son pere parloit , l'affermissoient dans la résolution où il étoit de ne pas envelopper dans son malheur Madame de Créqui. Au moins , mon fils , lui dit le Marquis de Morainville , répondez-moi.

Plus vous me faites voir tout ce que vaut Madame de Créqui , repartit enfin le

Comte de Dreux , plus je le sens moi-même , plus elle est digne d'être heureuse : plus elle mérite un sort qui ne lui laisse rien à désirer , moins je dois accepter l'honneur qu'elle veut me faire. Son procédé que j'admire , qui me touche vivement , qui me la rendra chère à jamais , me prescrit d'y répondre. Non , je n'accepterai pas l'offre qu'elle me fait. Je ferai tel que doit être le Comte de Dreux , quand j'associerai à ma destinée une femme , qui sans doute sera digne de faire mon bonheur. Voilà ma résolution , continua-t'il. Vous me presserez en vain. En vain

vous me montrerez tous ces avantages que je rejette , je connois la Comtesse de Créqui , personne ne la respecte plus que moi ; je sçai combien elle est adorable ; je sens ce que je perds ; c'est parce que je le sens , que vous me trouvez & que vous me trouverez inébranlable.

Etonné , blessé de l'opiniâtre résistance du Comte de Dreux , le Marquis de Morainville , pénétré de douleur , le quitta sans lui parler. Il passa chez la Comtesse de Dreux , où étoient Elisabeth & Eléonore. Il ne leur cacha pas le sujet qui l'avoit amené à Brestot. La Comtesse de
Dreux ,

Dreux , qui ſçavoit le déſir ardent que ſon fils avoit, depuis la mort du Comte de Créqui , d'unir le Comte de Dreux à cette charmante veuve , ſentit comme lui un regret vif de voir ſon petit-fils manquer un établifſement auſſi avantageux , par le caractère & les qualités de Madame de Créqui , que par ſes grands biens.

Le Marquis de Morainville connoiſſoit la fermeté de ſon fils , quand il avoit pris un parti : il ne lui reſta d'eſperance pour l'amener à ce qu'il déſiroit , que de lui faire ſentir , par un départ précipité & ſans le revoir , à

quel point il étoit offensé de sa résistance. La douceur, le ton de l'ami qu'il avoit toujours employé avec son fils, ou pour l'instruire, ou pour le reprendre, lui avoient assuré toute sa tendresse. Il se flatta que cette tendresse, les sages représentations de la Comtesse sa mere, les réflexions qu'il feroit seul, & la peine qu'il ressentiroit de s'attirer la juste colere d'un pere par une désobéissance si condamnable, pouvoient lui arracher son aveu pour épouser la Comtesse de Créqui.

Au jour naissant le Marquis de Morainville partit, avec l'esperance que le Com-

te de Dreux , en apprenant son départ , honteux & repentant , envoyeroit sur ses pas pour l'arrêter en chemin.

Dans cette idée il marchoit lentement : à mesure qu'il approchoit de Paris , son espoir diminuoit , & son affliction augmentoit. La pensée qu'il alloit en même tems percer le cœur de la Comtesse de Créqui d'un coup si sensible , & mortifier son amour-propre , lui faisoit redouter le moment où il paroîtroit devant elle.

Quelle fut la surprise du Comte de Dreux , lorsque le matin il apprit que son pere n'étoit plus à Brestot. Le Roi

m'exile , s'écria-t'il ! Je suis l'objet de son indignation : je suis proscrit peut-être pour ma vie. Les murs de Brestot font l'enceinte de l'univers pour moi. Je suis broüillé avec le meilleur & le plus tendre des peres. Une passion aussi malheureuse que criminelle me tyrannise. Mon malheur est-il assez complet ! Il passa sur le champ chez la Comtesse de Dreux , qui lui dit : Vous me coûterez un fils qui est votre pere. Serez-vous assez insensible à sa douleur , pour ne pas en arrêter la cause ? Madame de Créqui vous ouvre une voie pour faire finir votre exil , pour vous

rendre la bienveillance de votre Roi, pour vous remener à sa Cour, mérite-t'elle votre refus ? Rougissez, mon fils, de ce caprice ; rougissez encore plus de votre dureté pour un pere uniquement occupé de votre bonheur. Faites courir après lui ; envoyez Tremonde lui apprendre, que soumis à sa volonté, vous recevrez avec plaisir la main de la plus aimable & de la plus digne femme qui fut jamais.

J'ai vû la douleur que ma désobéissance causoit à mon pere, répondit le Comte de Dreux, ma tendresse pour lui a pû la soutenir. C'étoit

Madame de Créqui que j'estime, que je respecte, dont je connois toutes les admirables qualités, pour qui mon pere me parloit; Madame de Créqui, assez prévenue en ma faveur pour m'offrir sa main. Jugez, Madame, de l'éloignement extrême que j'ai pour prendre un engagement. Non, dans la cruelle circonstance où je me trouve, rien ne m'y contraindra.

Le Comte de Dreux sortit en prononçant ces dernieres paroles, il alla dans le parc. Mademoiselle de Morainville s'y promenoit, son air étoit triste, le chagrin que venoit de causer à son pere le

Comte de Dreux , & son prompt départ la touchoit véritablement. Dès qu'elle apperçut son frere , elle courut à lui.

Allez-vous vous joindre à la Comtesse de Dreux , lui dit-il , pour ajouter à la honte que je ressens de défobéir à mon pere ? Aurez-vous cette cruauté ? Oüi , répliqua Eléonore , & si j'ai du pouvoir sur vous , mon frere , prouvez - le moi , en vous unissant avec la Comtesse de Créqui. Vous le souhaitez donc Eléonore , reprit Dreux ? Je souhaite votre bonheur , repartit Eléonore. Mon bonheur , reprit son frere ! Ce

qui pourroit seul le faire ,
me rend malheureux pour
le reste de ma vie.

Que je hais la Duchesse
de Valentinois , s'écria Ma-
demoiselle de Morainville !
C'est son égarement pour
vous , qui cause votre dis-
grace , & c'est l'amour qu'el-
le vous a inspiré , qui vous
fait résister à ce que veut un
pere que nous devons ado-
rer. Que vous êtes cruelle ,
Eléonore , lui dit le Comte
de Dreux ! Que de coups
sensibles vous me portez !
Le plus douloureux est de
vous voir désirer.... A cet
endroit le Comte se tut, &
quitta Eléonore.

Madame de Créqui , sans paroître ni troublée , ni offensée , écouta le Marquis de Morainville lui rendre un compte sincere de son voyage , sans chercher à excuser le Comte de Dreux. Croyez , mon oncle , lui dit-elle , que je ne veux point de mal à votre fils d'un caprice , sans doute plus fort que lui : je lui sçais même gré d'avoir sçu le déguiser sous le nom de générosité. Je me reproche seulement de vous avoir donné une occasion , que peut-être vous n'auriez jamais eue , d'être peu satisfait d'un fils qui mérite toute votre tendresse.. J'exige mêm-

me de vous , mon cher oncle , de ne pas ajouter à ses chagrins , celui d'être broüillé avec un pere , pour qui je connois son attachement. En le rendant plus malheureux , vous en seriez encore plus à plaindre. Punir ce qui nous est cher , c'est se punir soi-même.

La démarche que j'ai faite , continua Madame de Créqui , vous a instruit de mes sentimens pour votre fils. Ils ne se démentiront jamais. Son refus ne le rend pas moins digne de l'estime , qui m'a menée pour lui jusqu'à la tendresse. Il ne veut pas accepter ma main , je

n'en disposerai en faveur de personne. Lui seul pouvoit me rendre heureuse. A mesure que la Comtesse de Créqui parloit , le Marquis de Morainville sentoit redoubler ses regrets , sa douleur & son admiration. Il la quitta , saisi de tous ces differens mouvemens.

L'amour a des droits sur un cœur qu'il a rendu sensible , que ni le courage , ni la fermeté ne peuvent lui enlever. Madame de Créqui l'éprouva. Accablée sous le poids d'une tristesse , dont elle n'étoit la maîtresse qu'en apparence , au dégoût du monde & des plaisirs , crai-

gnant d'être sollicitée , pressée pour accepter un époux , espérant que le tems & la raison la montreroient au Comte de Dreux digne de faire son bonheur , elle prit le parti de se retirer dans ses terres , avec la résolution d'y rester autant de tems que le Comte de Dreux seroit éloigné de la Cour. Elle partit peu de jours après le retour du Marquis de Morainville.

Ce pere infortuné écrivit à la Comtesse de Dreux : il lui rendoit exactement tout ce que lui avoit dit Madamé de Créqui ; avec quelle modération & quelle tendresse pour le Comte de Dreux ,

elle lui avoit parlé : il l'instruisoit du parti qu'elle avoit pris.

Le Comte de Dreux ne put lire cette lettre , sans plaindre Madame de Créqui, & sans sentir un regret vif de lui avoir fait éprouver un refus , auquel elle ne devoit pas s'attendre. Cette lettre excita dans son cœur de nouveaux remords , de ne pouvoir vaincre une passion qui l'avoit forcé à refuser les preuves , que vouloit lui donner de la sienne Madame de Créqui.

Un jour qu'il se promenoit seul , il se trouva, sans s'en apercevoir , vis-à-vis Made-

moiselle de Morainville : elle étoit assise dans un bosquet , où elle rêvoit profondément. A quoi pensiez-vous , lui demanda-t'il ? J'étois occupée de ma sœur & du Marquis de Vatteville , répondit-elle : je suis inquiète pour eux de l'avenir , il peut trahir leur espérance. Qu'ils sont heureux , repartit le Comte ! Il ne leur est pas défendu de s'aimer , & ils s'aiment tendrement. Mais vous , Eléonore , poursuivit-il , leur bonheur , dont vous êtes sans cesse le témoin , ne dispose-t'il pas votre cœur à la tendresse ? N'attendez-vous pas avec impatience le

fortuné mortel qui doit un jour vous rendre sensible.

Je ne sçais ce que c'est que l'amour, répliqua Eléonore ; mais je sens que mon amitié pour vous ne me laisse désirer que la vôtre. Je sens qu'elle me rend aussi heureuse que ma sœur , dans les momens où je me dis que vous m'aimez autant que je vous aime. Non , Eléonore , reprit le Comte , vous ne m'aimez pas comme je vous aime , je n'ose même le souhaiter. Pourquoi cette injustice , lui dit-elle ? Qu'ai-je fait pour m'attirer ce reproche ? Ce n'est pas un reproche , répartit son frere , c'est délica-

tesse. Eh bien , répliqua-t'elle vivement , je l'ai comme vous , cette délicatesse. Je pense & je crois vous aimer plus que vous ne m'aimez. J'en ai même la certitude. La certitude , reprit Dreux ! Quelle est-elle ?

Votre dissipation à la Cour , repartit Eléonore , m'a dérobé la consolation de recevoir une seule de vos lettres , tandis qu'à Brestot occupée uniquement de vous , j'y gémissois de votre oubli. Ah ! mon frere , que cette indifférence m'a coûté de larmes ! Ah ! Eléonore , s'écria le Comte , il m'en a plus coûté qu'à vous pour garder

ce silence que vous me reprochez. Que de fois j'ai voulu le rompre ! Que de fois j'ai pris la plume ! Mais me défiant toujours....

Dans ce moment Vatteville parut à l'entrée du bosquet. Qu'allois-je laisser échapper, se dit le Comte à lui-même ! Fuions avec soin les occasions d'entretenir Eléonore sans témoin. Ces instans seroient trop périlleux pour ma foible raison.

Le Comte de Dreux, effraïé du danger où sa passion venoit de l'exposer, humilié d'être si peu maître de lui, pensa qu'il devoit paroître encore plus sensible à sa dis-

grace aux yeux de tout le monde , qu'il ne l'étoit en effet. Il se dit aussi qu'il devoit fuir Eléonore , il se le promit : mais souvent emporté par le charme de la voir & de l'entretenir , il cédoit malgré lui au penchant qui l'entraînoit vers elle. Jamais d'accord avec lui-même , il la cherchoit , il la fuioit ; du plaisir qu'il montrait à être avec elle , il passoit à une sombre rêverie : il restoit quelquefois des heures entières auprès d'elle sans parler , & sans répondre à tout ce qu'elle lui disoit , souvent même il la quittoit au milieu d'un propos dont il craignoit les suites.

Dans ces momens de combats le Comte de Dreux, pour se prêter des forces contre sa foiblesse, se rappelloit l'idée de la Duchesse, ses bontés, son cœur mis par lui à de si rudes épreuves, l'amitié qu'elle opposoit à son égarement, les sentimens qu'il devoit enfin à des procédés aussi rares qu'admirables.

Ces réflexions & les fréquentes lettres qu'il recevoit de Diane, excitoient dans son ame des mouvemens de pitié en sa faveur, mais toujours détruits par un seul regard d'Eléonore. Lorsqu'il prenoit la plume pour écrire à la Duchesse, il ne sçavoit comment

répondre , ni à sa tendresse , ni aux questions qu'elle lui faisoit sur l'état de son cœur.

La Duchesse ne fut pas long-tems à en juger , elle en fut bien plus affligée que surprise. Elle l'avoit prévu. Mais toujours la même , elle ne lui laissoit voir qu'une douleur aussi tendre que douce ; elle ne lui parloit de sa situation intérieure que pour le plaindre , en l'assurant qu'elle n'en travailleroit pas avec moins de chaleur pour calmer la colère du Roi.

Diane qui présumoit tout de son crédit sur Henri, comptoit d'obtenir dans la suite le retour du Comte de Dreux :

elle pensoit que sa conduite avec cet infortuné, en balançant sa tendresse pour Eléonore, opéreroit un jour le bonheur suprême d'être aimée de lui. Aussi vaine que passionnée, elle ne pouvoit renoncer à cette flatteuse idée.

Les occupations & les plaisirs qui varioient les jours & les heures à Brestot, dans le premier voyage du Comte de Dreux, y étoient devenus languissans, ils se ressentoient de la disgrâce & de l'état intérieur du Comte. La chasse qu'il aimoit avec ardeur, étoit l'amusement qu'on prenoit le plus souvent dans le parc de Brestot.

Le Comte de Dreux, toujours en proie à sa passion & à ses remords, craignant de plus en plus Eléonore, devint particulier, & même farouche. Il échappoit aux empressemens de ses sœurs, pour aller se jeter dans la forêt avec son cher ami Vatteville. Vatteville qui n'attribuoit ce changement qu'au chagrin de son exil, cherchoit sans cesse à lui en adoucir la peine; il le flattoit toujours de l'espoir que la Duchesse obtiendrait bientôt son rappel. Dreux ne répondoit à ses discours que par des soupirs.

Vatteville devenoit tous les jours plus nécessaire à

Dreux , par ses attentions à le chercher , à ne jamais le laisser livré à lui-même , à le distraire par des conversations quelquefois raisonnées, quelquefois aussi qui ne rouloient que sur de simples bagatelles , débitées avec agrément & légèreté , & par l'occasion naturelle qu'il lui donnoit d'éviter Mademoiselle de Morainville. Mais la fortune qui n'étoit pas lasse de persécuter le Comte de Dreux, le frappa encore d'un nouveau coup.

Fin du premier Tome.



2 vrs
Complete.
VRJ.

2000





a39003



003513556b

